

YONNE mémoire

/ Bulletin de l'Association pour la Recherche sur l'Occupation et la Résistance dans l'Yonne /

numéro

46

/ novembre 2021 / 4€ / ISSN1620-1299 /

Sommaire

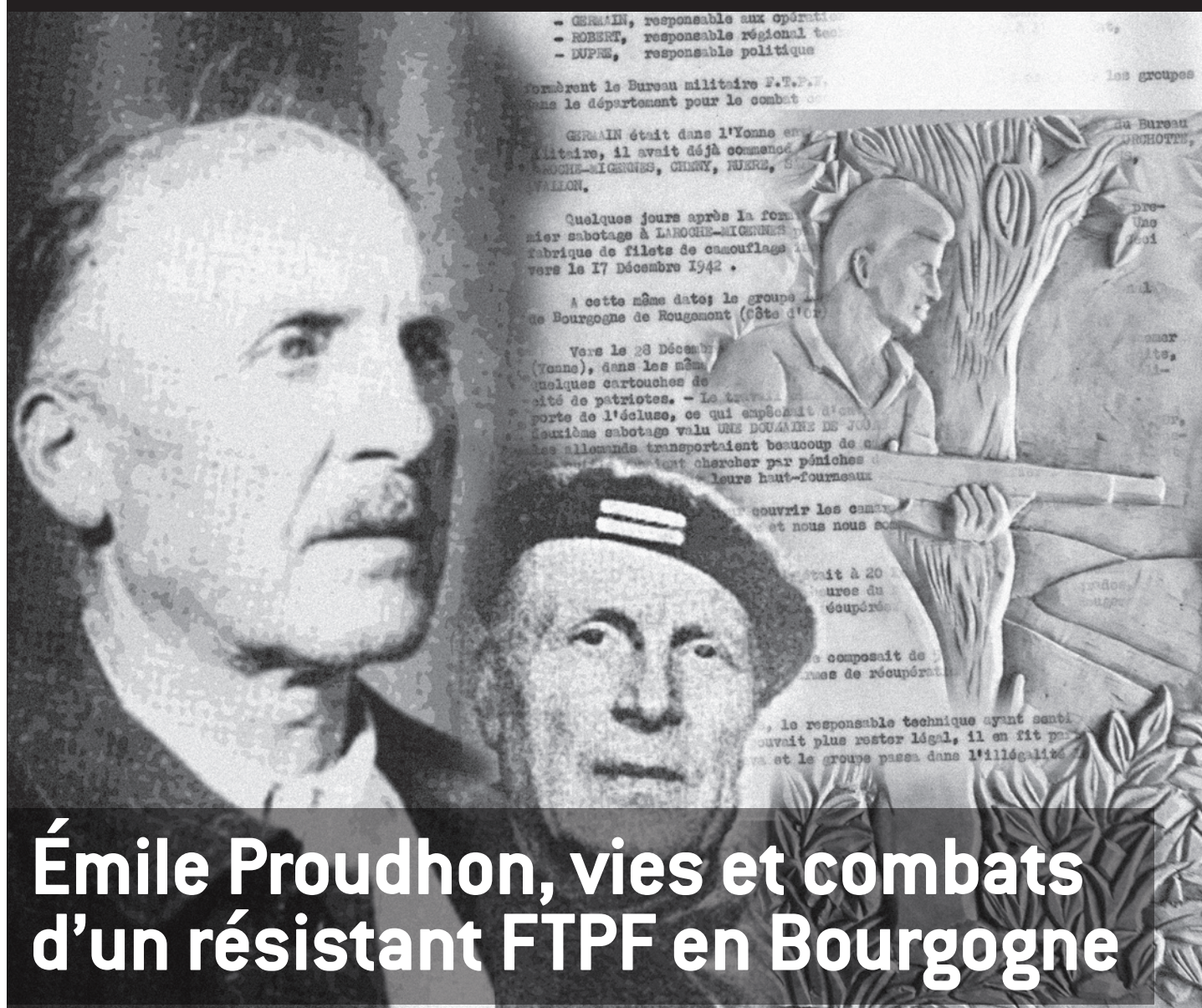
ÉDITORIAL

Une figure de la Résistance tonnerroise
par CLAUDE DELASSELE • 2

PORTRAIT DE RÉSISTANT

Émile Proudhon, vies et combats d'un résistant FTPF en Bourgogne
par MONIQUE PETITOT • 3

PORTRAIT DE RÉSISTANT



Émile Proudhon, vies et combats d'un résistant FTPF en Bourgogne

ARORY

• Association pour la Recherche sur
l'Occupation et la Résistance dans l'Yonne •

Yonne mémoire 40/44 / Bulletin de l'Association pour la Recherche sur l'Occupation et la Résistance dans l'Yonne /

Directeur de publication : T. Roblin / Rédacteur en chef : C. Delasselle / Iconographie : Arory / Coordination : C. Delasselle /

Graphisme et réalisation : F. Joffe / Arory, 2021 / Photos : Arory /

Site internet : www.arory.com / e-mail : arory.doc@wanadoo.fr / Centre de documentation : 15 bis, rue de la Tour d'Auvergne -
89000 Auxerre / Couverture : documents ARORY / Chevillon Imprimeur, Sens / Dépôt légal à parution.

Une figure de la Résistance tonnerroise

- CLAUDE DELASSELLE -

Pour ce nouveau numéro de notre bulletin Yonne-mémoire, un seul article, mais d'importance. Avertis, l'été dernier, par notre amie Aurore Callewaert, responsable du musée de la Résistance en Morvan de Saint-Brisson, que Mme Monique Petitot, conseillère principale d'éducation du collège de Noyers-sur-Serein, avait rédigé un texte fort intéressant sur

Émile Proudhon, un des responsables de la Résistance communiste dans l'Yonne, nous avons pris contact avec celle-ci et, ayant reconnu l'intérêt de son travail, nous avons décidé de le publier.

Ayant découvert ce résistant du Tonnerrois à l'occasion d'un travail de mémoire effectué avec des élèves du collège de Noyers, et ayant obtenu des renseignements et des archives de Mme la maire de Chassignelles (localité où vivaient Émile Proudhon et son épouse) et de Mme Salah, petite-fille d'Émile Proudhon, Mme Petitot s'est

Sous le pseudonyme de « Père Robert », il côtoie, aide et conseille des maquisards qui ont pour la plupart entre 18 et 24 ans et pourraient donc être ses enfants (et presque ses petits-enfants...)

très vite passionnée pour la personnalité exceptionnelle de ce résistant. Né en 1887, il a 55 ans en 1942 quand il devient un des trois membres du Comité militaire régional (l'organisme dirigeant) des résistants FTP de l'Yonne. Il participe à la naissance et aux activités du maquis Vauban, le premier maquis de l'Yonne, créé dans la région de Ravières en février 1943, tout en étant chargé du ravitaillement et de l'approvisionnement en armes des maquis FTP du département. Sous le pseudonyme de « Père Robert », il côtoie, aide et conseille des maquisards qui ont pour la plupart entre 18 et 24 ans et pourraient donc être ses enfants (et presque ses petits-enfants...). Mais ce résistant dévoué, qui n'arrête pas de sillonner le département en vélo pendant toute l'Occupation, avait été aussi, avant la guerre, un syndicaliste inlassable dans son milieu professionnel, celui des ouvriers carriers de Bourgogne, et un militant communiste convaincu, ce qu'il restera jusqu'à sa mort, en 1971. Il a laissé deux mémoires racontant sa vie d'ouvrier, de militant et de résistant qui ont permis à Mme Petitot de retracer avec précision les étapes de sa vie et son action résistante. Mais il a aussi témoigné de son engagement politique et résistante par une oeuvre sculptée originale, dont les reproductions illustrant cet article permettront à nos lecteurs de se faire une idée. Cet article permet de mettre en lumière ce résistant relativement mal connu car très discret et modeste, mais aussi de rappeler le parcours original du maquis Vauban, son maquis « préféré ». Signalons à cette occasion que, dans quelques semaines, l'ARORM publiera le mémoire de maîtrise qu'Yves Le Pillouer avait consacré, en 1979, à l'étude du maquis Vauban ; ces deux études se complèteront ainsi heureusement. •

Émile Proudhon, vies et combats d'un résistant FTPF en Bourgogne

- MONIQUE PETITOT -

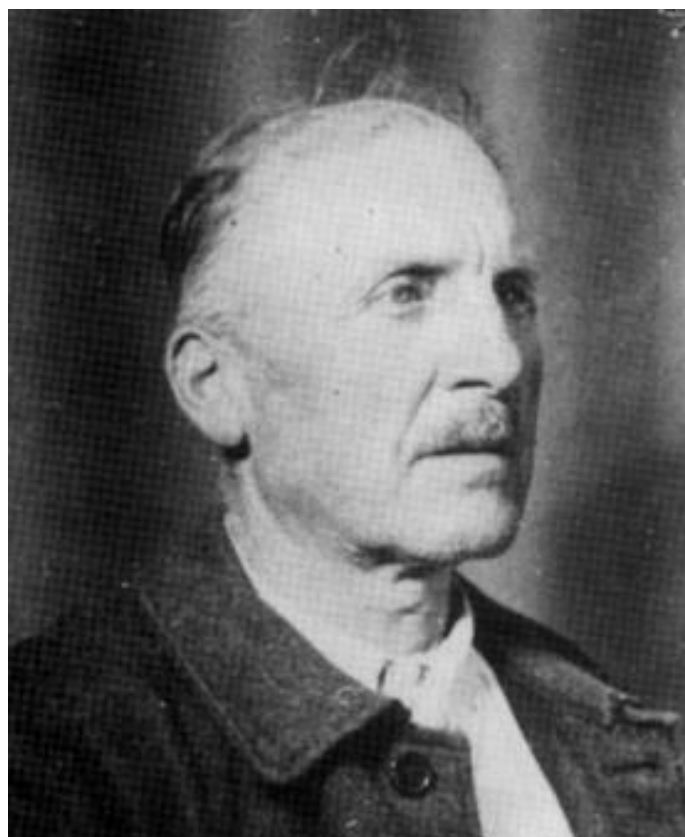
« Moi je témoigne pour Brocéliande, pour la Légende dorée. Nous étions prêts à mourir les uns pour les autres et nombreux sont ceux qui l'ont fait. (...), notre idéal, c'était de délivrer la belle prisonnière dans la tour. »¹

Selon un décret du 2 septembre 1953, publié au JO du 3 septembre 1954, est promu au grade de chevalier de la Légion d'honneur Émile Proudhon, « officier des Forces Françaises de l'Intérieur d'une haute valeur morale et d'un courage exemplaire. Après plusieurs sabotages en Côte-d'Or, n'hésite pas, en octobre 1942, à passer dans la clandestinité et à assurer, dans l'Yonne, les fonctions d'adjoint au responsable départemental des FTPF (...). Organisateur de la compagnie Vauban jusqu'à la Libération, n'a jamais quitté son poste, même dans les périodes les plus dures, (...) transportant armes, munitions et ravitaillement. A entraîné les groupes au combat, à la destruction des écluses et à la désorganisation, par de nombreux déraillements, des moyens de communication de l'ennemi. Admiré et aimé par tous pour sa modestie et son courage, est une des plus nobles figures de la Résistance française. »² (VO, annexe I).

Lorsqu'il reçoit cette prestigieuse marque de reconnaissance, Émile Proudhon a 67 ans. Il est retraité et vit avec son épouse dans leur maison de Chassignelles (Yonne), village carrier en bordure du canal de Bourgogne, entre Tonnerre et Montbard.

Il fut un pilier de la résistance FTPF dans l'Yonne après s'être engagé en Côte-d'Or, dans le bassin carrier de Comblanchien où il travaillait depuis 14 ans. Mais son engagement et son militantisme débutèrent bien avant l'Occupation et perdurèrent bien après la Libération.

Il en témoigna en deux temps, d'abord classiquement par l'écriture, en rédigeant deux ouvrages de souvenirs, puis en sculptant une série de bas-reliefs et de plaques commémo-



Émile Proudhon (archives ARORY)

ratives. Il laissa à ses proches deux recueils dactylographiés, *l'Odyssée des maquisards soldats du Front National FTPF de l'Yonne*, de 17 pages, consacré aux années 1942 à 1944, rédigé avec François Grillot³ (d'après la double signature de la dernière page), et *La vie d'un ouvrier révolutionnaire et ses impressions*, de 52 pages, dans lequel il relate les faits marquants de sa vie de syndicaliste, de soldat, de militant communiste, de résistant et enfin d'artiste. *L'Odyssée* est un recueil des faits objectif, ou qui se veut tel. Il rapporte la genèse du maquis Vauban et, plus synthétiquement,

PORTRAIT DE RÉSISTANT

celle des autres maquis FTPF icaunais. Il rappelle les actes d'héroïsme des hommes et des femmes, parfois nommés, parfois anonymes, qui se sont engagés pour la libération de la Patrie. *La vie d'un ouvrier révolutionnaire* reprend fidèlement ce texte mais, destinée à d'autres lecteurs, ceux du cercle familial et amical, Émile Proudhon y joint des commentaires bien plus personnels sur des événements ou des acteurs de la période de l'Occupation. Tels qu'ils nous sont parvenus, ces deux recueils sont précieux par le regard qu'il porte sur les acteurs évoqués, plus que sur les faits eux-mêmes, plus largement développés par Armand Simonnot et Robert Loffroy en particulier ⁴.

En choisissant de s'exprimer aussi par la sculpture, il entrait dans une démarche beaucoup plus singulière, encore bien visible dans le « paysage du souvenir » icaunais, selon l'expression d'Annette Wieviorka et Serge Barcellini ⁵. Ses écrits et son œuvre sculptée sont les témoignages bruts et touchants d'un homme qui consacra sa vie à ses idéaux de justice et de liberté.

Avec Robert Bailly ⁶, Robert Loffroy et Armand Simonnot, Émile Proudhon a contribué, bien que plus modestement, à enrichir la mémoire résistante FTPF de l'Yonne

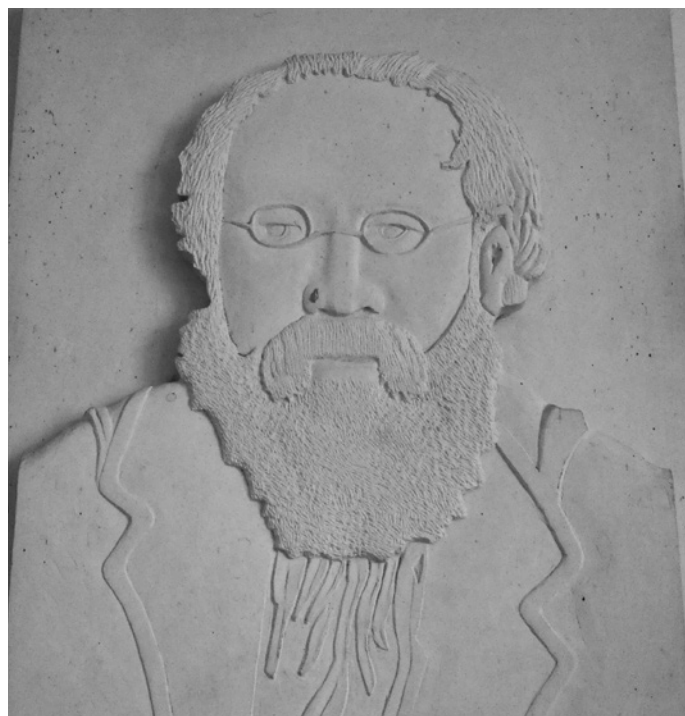
L'Odyssée des maquisards soldats du Front National m'a été aimablement communiquée par Mme Callewaert, directrice du Musée de la Résistance en Morvan, *La vie d'un ouvrier révolutionnaire* par Mme Jérusalem, maire de Chassignelles, les archives privées d'Émile Proudhon par sa petite-fille, Mme Salah. Je les en remercie. Par commodité, les références à *L'Odyssée des maquisards* sont abrégées par les lettres OM et *La vie d'un ouvrier révolutionnaire* par les lettres VO.

Enfance et jeunesse

Émile Jules César Proudhon naît le 4 avril 1887 à Pleuville, dans les Charentes.

Ses parents, César Jean Baptiste Proudhon et Marie Éliane Perrin se sont alors exilés de leur village franc-comtois pour des raisons économiques, le père d'Émile « *n'ayant plus de travail à Chasnans (Doubs) et dans les environs, partit à la recherche de son gagne-pain et atterrit, en sa qualité de tailleur de pierre (...) sur les grands chantiers des chemins de fer alors en pleine expansion* » (VO, p. 1). Selon l'expression de leur fils, la famille va « trimarder » jusqu'en 1894, date à laquelle elle s'installe à Chassignelles, dans l'Yonne, « *la maison Fèvre* (qui exploite plusieurs carrières dans la région de Tonnerre) *demandant des tailleurs de pierre* » (VO, p. 1).

Aussi loin qu'il remonte dans son arbre généalogique, Émile Proudhon y trouve des parents exerçant cette profession : « *Mon grand-père, Désiré Proudhon, était paysan, tailleur de pierre, sculpteur, mon père était aussi tailleur de pierre* » (VO, p. 1). Mais il signale, avec fierté semble-t-il, une autre branche de la lignée familiale : « *Mon grand-oncle est le philosophe Joseph Proudhon ⁷, mon petit cousin, le juriste Jean-Baptiste Victor Proudhon, fondateur de la faculté de Dijon* » (VO, p. 1).



Le philosophe Joseph Proudhon (plaque sculptée par Émile Proudhon, Musée des Pierreux, Massangis).

« Mon grand-oncle est le philosophe Joseph Proudhon, mon petit cousin, le juriste Jean-Baptiste Victor Proudhon, fondateur de la faculté de Dijon (...) »

Arrivé à Chassignelles, Émile Proudhon, enfant unique, connaît une vie heureuse entre des parents qu'il chérit, l'école du village et le catéchisme, « *sa mère étant très croyante* » (VO, p. 1). Le certificat d'études primaires obtenu, il a le choix entre plusieurs voies. Son instituteur conseille une inscription aux Beaux-Arts car « *il dessine très bien* » (VO, p. 1) ; un oncle, cheminot dans le Doubs, propose de faire entrer son neveu « *au dépôt de Besançon avec la perspective de devenir mécanicien* » (VO, p. 2). Il va malgré tout suivre la voie des pères et grands-pères, expliquant dans ses mémoires qu'il « *a le métier dans la peau* » (VO, p. 2).

Il entre en apprentissage le 20 août 1900 à la scierie de taille de pierres de Chassignelles, où les conditions de travail, comme on l'imagine, sont éprouvantes pour les enfants ouvriers. Les horaires sont très lourds, de « *5h du matin jusqu'à 11h et de 13h jusqu'à 19h* » (VO, p. 2).

L'année d'apprentissage écoulée, « *l'apprenti était à son compte, mais il devait acheter ses outils* » (VO, p. 4), travaillant quotidiennement 10 heures, « *à la tâche avec des tarifs suivant la sorte de taille, les natures de pierres, (...). Nous avions à transporter nous-mêmes, très souvent, de grosses dalles ou blocs, du chantier à notre hangar ; nous étions six jeunes à transporter ces fardeaux à plus de 100 mètres sur une brouette à deux roues.* » (VO, p. 5).

En parallèle à son désir de se perfectionner, il découvre

l'injustice lors d'un drame familial : en 1902, le père d'Émile Proudhon, ouvrier dans la même carrière que son fils, demande une augmentation. Les deux hommes sont alors « *mis en punition (...). Cela (le) frappa très fort dans (sa) dignité de gosse. (Il) y voyait déjà la grande injustice de la société actuelle* » (VO, p. 2). Obligés de quitter Chassignelles, les deux hommes partent s'embaucher successivement dans les carrières de Fulvy, Ancy-le-Libre et Argentenay, ne rentrant à la maison familiale qu'en fin de semaine. Le 4 avril 1905, Émile Proudhon fête ses 18 ans et travaille désormais 12 h par jour. « *Un syndicat se (formant) sur le chantier, (il) y adhère.* » (VO, p. 3).

C'est pour lui le début d'une longue vie de combats. Le premier concerne la défense des ouvriers carriers de Massangis qui viennent de se mettre en grève et réclament une augmentation. Le patron, qui possède aussi les carrières de Massangis, demande aux ouvriers de Chassignelles d'exécuter la commande que devait effectuer l'équipe de Massangis. Émile Proudhon refuse, « *ne voulant à aucun prix être briseur de grève* » (VO, p. 3).

La vie d'un ouvrier révolutionnaire faisant alterner vie privée et vie publique, Émile Proudhon relate quelques moments plus personnels : ainsi, lors d'un voyage dans sa famille du Doubs, il rencontre une jeune cousine, Marie, et l'épouse rapidement religieusement, la famille de Marie étant très croyante (tout au long de ce second recueil, il insiste sur la tolérance religieuse dont ses camarades, sa famille proche et lui-même font preuve). Les jeunes époux reviennent vivre à Chassignelles avec les parents Proudhon.

Le 8 octobre 1908, Émile Proudhon part au service militaire. Soutien de famille, il est affecté au 4^e Régiment d'infanterie à Auxerre. Bien que dédiant toute sa vie à la paix, il prend très à cœur son devoir patriotique et l'apprentissage des armes. « *Pour moi, ce qui m'intéresse dans l'armée, c'est le tir. Je voulais être un bon tireur (...), je voulais apprendre parfaitement le tir au fusil Lebel et à la mitrailleuse Saint-Etienne (...), je devins tireur titulaire à la mitrailleuse, obtenant le titre de cor de chasse en or, 7^e du 4^e régiment* » (VO, p. 5).⁸

Émile Proudhon est démobilisé le 25 septembre 1910. Après cette parenthèse, il retrouve sa vie familiale et professionnelle.

Un ouvrier dans le siècle

En février 1911, il part s'embaucher à Neuilly-sur-Seine « *chez « la Baltala », entretenue par le duc de Montpensier, dans sa villa de Neuilly* » (VO, p. 7). Marie le rejoint. Les salaires sont bien meilleurs dans la capitale : « *à cette époque, le syndicat du bâtiment était à l'avant-garde sur la place de Paris en ce qui concerne les revendications* » (VO, p. 7).

En octobre, le couple rentre néanmoins dans l'Yonne car Marie, enceinte, souhaite accoucher à Chassignelles. Andrée, leur fille, naît le 3 novembre 1911. Le bonheur familial, pour eux comme pour tant d'autres, va vite s'interrompre lorsque éclate la guerre, « *cette guerre incroyable dans le cœur d'un homme (...), cette guerre monstrueuse*

que l'on veut faire à tout prix à cette classe ouvrière parce qu'elle commence à prendre conscience de son destin » (VO, p. 8).

Émile Proudhon est mobilisé dès août 1914. *La vie d'un ouvrier révolutionnaire* renseigne de façon très détaillée les cinq années suivantes ; tenait-il un journal ? Quoiqu'il en soit, elles occupent 13 des 52 pages que contient le recueil. Il participe à des combats dans la Meuse et la Somme à la fin de l'été, puis revient en région parisienne où il est blessé à la main droite en septembre. Après une courte convalescence en Normandie, il repart, en Argonne cette fois, où il découvre la guerre de tranchées, les sapes, les conditions de vie infernales des soldats, les ordres imbéciles des officiers.

Il parvient malgré tout à entretenir l'esprit de fraternité et de solidarité que se doivent les hommes de bonne volonté, comme le prouve l'épisode suivant : « *(un) sergent ordonn(ant) de refaire (une ouverture de sape), le sapeur refusa devant le danger (les Allemands étant à quelques mètres), je m'interposai et proposai de l'aider à dégager la sape. J'ignorais si le sapeur savait que le refus d'obéissance devant l'ennemi pouvait le conduire à être fusillé. Moi je le savais et je voulais lui sauver la vie.* » (VO, p. 13).

En février 1915, Émile Proudhon est fait prisonnier. Il est affecté à différents travaux, à une dizaine de kilomètres des lignes, aux abords de Nancy, avant d'être envoyé en Allemagne, dans la région de Darmstadt (Hesse). Il travaille d'abord chez une vigneronne où il est bien traité puis, après avoir été pris à braconner, dans une carrière de ciment. Les conditions de vie des prisonniers y sont très dures : « *En voyant le chef et ses hommes, j'ai compris que rien ne pouvait me tirer de là (...). La sentinelle nous frappait à coup de crosse de fusil.* » (VO, p. 19). Là encore, il fait preuve de solidarité envers un soldat plus démuné que lui : « *il fallait charger des wagonnets, conduits par une petite machine à vapeur, sur voie étroite. (...) (Dans ce commando), j'ai retrouvé un camarade. (...) Je (lui) explique bien comment il fallait faire pour avoir moins de fatigue et faire baisser le*

« En voyant le chef et ses hommes, j'ai compris que rien ne pouvait me tirer de là (...). La sentinelle nous frappait à coup de crosse de fusil. »

tonnage d'environ un quart. Comme j'étais carrier, tailleur de pierre et marbrier, je connaissais bien. » (VO, p. 21).

Durant les derniers mois de la guerre, Émile Proudhon est finalement embauché chez un « *statuaire qui faisait aussi de la marbrerie* » (VO, p. 20). La nécessité de commémorer ses camarades semble prendre naissance à cette période : « *La grippe espagnole emportant 4 (des nôtres), je demandai à mon patron s'il voulait donner la pierre pour leur faire une stèle. Il accepta de bon cœur et en deux dimanches je la fis.* » (VO, p. 20).

Sa petite-fille, madame Salah, insiste sur le fait que les années de captivité en Allemagne lui permirent de se fami-

PORTRAIT DE RÉSISTANT

liariser avec une langue qu'il lui sera utile de comprendre 22 ans plus tard. En témoin engagé, Émile Proudhon ne manque pas de relater un événement marquant de cette période révolutionnaire : le 12 novembre 1918, « *une Mercedes s'arrête devant le commando, il en descend 4 soldats allemands armés de Mausers. Un drapeau rouge est à l'avant de la voiture. Ils entrent dans le commando, désarment les sentinelles allemandes en nous disant : « Nous sommes des soldats révolutionnaires. Soldats français, vous êtes libres. »* » (VO p. 20).

Émile Proudhon revient à Chassignelles le 25 novembre 1918 et il est finalement démobilisé le 10 avril 1919. Il reprend la vie parmi les siens, non sans déplorer le nombre « *de ses camarades d'école, de travail qu'il ne reverra plus, (tombés) pour satisfaire des ambitions égoïstes et monstrueuses* » (VO, p. 21).

L'engagement syndical et politique

Ce sentiment de tristesse ne remet pas en cause son engagement : « *Embauché à la scierie de pierre à Chassignelles, nous remontons le syndicat (...). Nous demandons des augmentations de salaires étant donné que la vie augmente sensiblement (mais) la direction refuse.* » (VO, p. 22). En janvier 1920, il choisit donc de s'exiler, comme l'a fait son père avant lui, pour une vie matérielle meilleure. « *Avec plusieurs camarades, nous décidons d'aller travailler à Reims, dans les régions libérées. (...) La ville était autant dire détruite. (...) Des milliers d'ouvriers travaillaient à (la) relever de ses ruines.* » (VO, p. 22). D'autres ouvriers de Ravières les y avaient précédés.

C'est alors qu'Émile Proudhon radicalise son engagement politique : « *Un dimanche de 1922, je suis sollicité par le parti anarchiste (à cause de sa parenté avec Joseph Proudhon ?) mais mon choix était fait. J'adhère au Parti Communiste, à la cellule (de la ville), qui comptait, en ce moment -là environ 15 à 20 membres.* » (VO, p. 22).

Après plus de trois ans et demi passés en Champagne, Émile rentre à Chassignelles. En 1924, il est secrétaire adjoint du syndicat de Chassignelles puis secrétaire en 1925. En 1924, il participe à la création de la première cellule rurale communiste de l'Yonne, sans donner plus de détails sur les autres participants et les objectifs de celle-ci. Une nouvelle blessure, à l'œil cette fois, le contraint à engager des démarches fastidieuses pour faire reconnaître son invalidité.

« Étant devenu communiste, j'étais maudit par certaines personnes. »

En 1927, il est délégué au congrès de la CGTU (9) à Bordeaux. Avec les autres délégués, ils « *y discutent de l'augmentation des salaires, des assurances sociales, des congés payés, des délégués ouvriers. Je fis part aux adhérents de ces revendications et je me mis à établir le cahier de nos revendications. (...) Le 18 juin 1928, je dépose le cahier. Le 21 juin suivant, je suis licencié. Nous nous mettons en grève, mais*

sans grande conviction. Des camarades ne pouvaient pas, alors, comprendre que l'on pouvait avoir des congés payés. Cela leur paraissait irréalisable. » (VO, p. 24). Et de conclure : « *Étant devenu communiste, j'étais maudit par certaines personnes.* » (VO, p. 24).

Sans autre choix que de repartir dans les carrières des alentours pour trouver à s'embaucher, il préfère quitter l'Yonne pour aller s'embaucher en Côte-d'Or.

Quatorze années en Côte-d'Or

Après un court passage dans une marbrerie funéraire dijonnaise durant l'été 1928, Émile Proudhon s'installe à Ladoix-Serrigny. Il reprend aussitôt l'engagement syndical et en devient une figure importante. À partir de Noël 1928, avec (Jean) « *Bouscand, cheminot, mort en déportation, nous constituons des cellules dans le centre carrier de Comblanchien* » (VO, p. 25). En août 1931, il quitte Serrigny pour Corgoloin où il est embauché par la firme Civet Pommier. Il est candidat du parti communiste aux élections cantonales dans le canton de Beaune-Sud sans, là encore, donner plus de détails sur la campagne menée ou les suffrages obtenus. En 1935, il adhère à la CGT « *sur l'insistance des ouvriers de la société ouvrière des carriers de Comblanchien* » (VO, p. 27). La même année, il est nommé délégué « *pour le syndicat fusion CGT-CGTU des unions départementales qui se tient à Dijon* »¹⁰ (VO, p. 25) et participe à une grève de 40 jours dans l'entreprise.

Émile Proudhon se prononce peu sur la période du Front populaire, pas plus d'ailleurs que sur les événements de 1934 qui l'ont précédé, ni sur le mouvement Amsterdam-Pleyel¹¹ alors que madame Salah, sa petite-fille, évoque un courrier qu'il adressa à Romain Rolland sans doute à cette époque. Il signale juste, dans *La vie d'un ouvrier* que, « *désigné secrétaire général du syndicat CGT du bassin carrier de Comblanchien (...), sur des points précis de nos revendications, nous organisons la grève. (...) Comme nous travaillons à la tâche, nous voulons un prix horaire garanti.* » (VO, p. 25). Celle-ci dura un mois, à l'issue duquel les ouvriers voient leurs revendications acceptées.

Paradoxalement, pour un homme qui a voué sa vie au militantisme, il choisit pour cette période de relater de façon très détaillée un événement d'ordre privé : « *En 1937, les directeurs des firmes de la pierre fondent l'Office Technique Pour l'Utilisation de la Pierre en Côte-d'Or (...). Ils avaient organisé un concours pour les tailleurs de pierre.* » (VO, p. 25). Émile Proudhon s'y inscrit et obtint « *le prix d'excellence avec mention spéciale* » (VO, p. 26), sans qu'il donne plus de précisions sur le sujet qu'il a choisi de traiter, ses dimensions ou sa finalité. Il prend par contre le temps de citer les membres du jury qui l'ont distingué. Le président en est le sculpteur Pierre Vigoureux, alors directeur des Beaux-Arts de Dijon et créateur entre autres du monument aux morts d'Avallon, de la statue de François Rude à Dijon et du monument du régiment Verneuil à Quarré-les-Tombes après la Seconde Guerre mondiale. Un « *prix de Rome de sculpture* » et « *un professeur du collège de Beaune* » complètent le jury. Cette reconnaissance d'artistes officiels

doit être pour lui, dans la démarche artistique personnelle qu'il opère à partir de cette époque, un réel signe de reconnaissance et d'encouragement à continuer... quand la vie et l'Histoire lui en laisseront le temps.

Car « pendant ce temps, on se battait en Espagne. Guerre faite aux Républicains espagnols, avec le soutien d'Hitler et de Mussolini, soutien auquel s'ajoutait la non-intervention du gouvernement français qui refusait l'aide aux républicains. (...) Tout ceci laissait présager que la guerre pour nous était inévitable. (...) Le 30 novembre 1938, la CGT lance son mot d'ordre de grève générale. (...) Ayant fait la guerre de 1914-1918, je me faisais un devoir d'y participer (...). Il y eut une pression inouïe contre celle-ci. Par voie d'affiche, il fut indiqué que tout ouvrier (qui choisirait d'y participer) serait renvoyé. Je (la) fis quand même, c'était pour moi un cas de conscience. Sinon, je me le serais toujours reproché. » (VO, p. 26). Il est licencié le soir même et reproduit la lettre de licenciement en page 26 de *La vie d'un ouvrier révolutionnaire*. Pour lui, ce type de décision est la preuve que le fascisme est en marche.

Alors – ce sera l'unique fois dans sa vie professionnelle – il s'installe à son compte et il s'inscrit à la Chambre des métiers. « Des camarades (lui) trouvent un emplacement à Comblanchien et du travail, dont plusieurs monuments. La société ouvrière (lui) fournit la pierre. » (VO, p. 26-27). Il cesse son activité d'entrepreneur privé le 9 janvier 1940, en pleine « drôle de guerre », « n'ayant plus de travail » (VO, p. 27).

À 53 ans, et reconnu comme un professionnel qualifié et accompli, il est contraint d'accepter un emploi de manœuvre, « au dépôt de Perrigny (...), (où son travail consiste) à décharger du charbon pour alimenter les machines (...) durant 10 heures (...) Le travail était particulièrement dur la nuit (...) en plein hiver, avec peu d'éclairage. » (VO, p. 27). En cette circonstance, il retrouve aussi les conditions de vie de sa jeunesse : « par l'intermédiaire des camarades cheminots, j'avais trouvé dans un café (...) de quoi pouvoir dormir dans une mansarde (...). Je venais par le car une fois par semaine à Comblanchien. » (VO, p. 27), où il réside avec Marie. Émile Proudhon est licencié en juin 1940, avec « bien de la peine à avoir (sa) paie » (VO, p. 27).

Entrée en Résistance

Au contraire d'une partie de la population française, la famille Proudhon ne prend pas la route de l'Exode. « À quoi bon partir ? Pour aller où ? » (VO, p. 27). Il a mieux à faire et, dès le début de l'été, « pense que l'on ne peut en rester là et (...) décide de récupérer des armes. Je ramasse deux mousquetons, une vingtaine de cartouches que je transporte, enveloppés dans une petite couverture, sur mon porte-bagage. Je fais en sorte de passer sur la route entre deux convois allemands. Je ramasse aussi 8 grenades défensives. Je planque un mousqueton dans la dépendance de mon bûcher et l'autre sous un gros bloc de pierre d'une usine au bord de la route et les grenades dans mon jardin. » (VO, p. 27). (12)

En même temps qu'il retrouve du travail dans une marbrerie funéraire à Nuits-Saint-Georges et qu'il collecte des armes, Émile Proudhon « reprend contact avec les cama-

rades du parti » (VO, p. 28). Gilles Hennequin donne le nom de certains : « parmi les militants qui reconstituent le Parti en Côte-d'Or, on peut citer... Jean Bouscand... Émile Proudhon... André Lefils... Louis Trentini... à Comblanchien ». ¹³

La vie d'un ouvrier révolutionnaire donne quelques informations quant aux modalités de ses activités : « Un camarade de Dijon nous apporte des tracts que nous distribuons la nuit dans les chantiers et les carrières. C'est ainsi que j'ai distribué « l'Appel du 10 juillet 1940 » signé par Maurice Thorez et Jacques Duclos ¹⁴. Comme je vais travailler en vélo à Nuits-Saint-Georges (...), j'en sème en roulant sur la route. » (VO, p. 28).

Ces premiers actes de Résistance sont déjà forts dangereux et les gendarmes le surveillent.

Fatigué par sa double vie d'ouvrier le jour et de résistant la nuit, le 7 juillet 1941, Émile Proudhon est victime à la fois d'un accident à l'usine, s'écrasant cette fois le pouce droit, et touché par une « pleurite », infection virale de la plèvre lui provoquant une douleur à la respiration et à la toux. La blessure au pouce s'aggrave et la douleur causée par la pleurite l'empêche de s'enfuir lorsque, le 11 juillet 1941, il est arrêté par « le brigadier, un gendarme et deux de la police judiciaire de Dijon (...) comme otage et conduit à la prison de Beaune où il retrouve 56 camarades de Dijon et Nuits-Saint-Georges » (VO, p. 28). ¹⁵

(...) « ils ont perquisitionné, mais ils n'ont rien trouvé et pour cause. J'avais pris mes précautions. »

Interrogé, Émile Proudhon ne parle pas, alors que les « gens de la PJ étaient des malins. Ils cherchaient à m'endormir par des paroles douces et mielleuses. Ils voulaient savoir si j'avais des tracts, des armes (...). (Je leur répondis) que j'étais communiste, oui, mais le parti communiste était dissous ¹⁶, je ne pouvais donc plus en être » (VO, p. 29). Quant aux documents en sa possession « ils ont perquisitionné, mais ils n'ont rien trouvé et pour cause. J'avais pris mes précautions. » (VO, p. 28).

Les conditions d'emprisonnement sont pénibles : « La journée, on était tous rassemblés dans une grande salle. (...) On pouvait recevoir la visite de ses parents, ainsi que des colis pour améliorer l'ordinaire car il était vraiment mauvais. » (VO, p. 31). Effectivement, madame Salah, sa petite-fille, se souvient être allée lui rendre visite avec Marie, sa grand-mère.

Dans un tel contexte, sa santé ne s'améliore pas, d'autant plus que le médecin de la prison refuse de le soigner, se contentant de lui demander « s'il est parent avec Pierre Joseph Proudhon ? » (VO, p. 29). Émile a la satisfaction de lui répondre par l'affirmative : à 90 ans d'écart, les deux hommes connaissent la prison, et tous deux pour leurs idéaux. Le sous-préfet en personne « est venu faire un discours à travers lequel il ressortait que nous étions là parce qu'il y avait eu des distributions de tracts et que nous en étions les auteurs. On verrait si, maintenant que nous étions

PORTRAIT DE RÉSISTANT

arrêtés, les distributions allaient s'arrêter. De cela, nous avons convenu qu'il fallait que les distributions augmentent. Un camarade a écrit dans ce sens et j'ai fait passer le papier par ma femme qui le remit à notre camarade André Lefils. La distribution de tracts s'est alors accentuée. » (VO, p. 29).

Par parenthèse, il serait intéressant d'en savoir plus sur cette petite femme discrète et courageuse, toujours en arrière-plan dans *La vie d'un ouvrier révolutionnaire* mais à ses côtés sur les photos de leurs dernières années de vie commune. On ne connaît pas le degré d'implication de Marie dans la Résistance, ni comment elle vécut lorsque son époux entra dans la clandestinité.

Quoiqu'il en soit, Émile Proudhon est libéré le 6 octobre 1941 avec dix autres camarades alors que « tous ceux qui sont sortis étaient les plus dangereux pour les Allemands. Il y avait des responsables du parti communiste clandestins, des chefs de la Résistance FTPF » (VO, p. 29). C'est une liberté surveillée qu'il retrouve alors et qui impose des contraintes. Il « doit venir signer le cahier de présence tous les samedis soirs à la gendarmerie (et il) n'est autorisé à circuler que par transports publics, à travers la Côte-d'Or et la Saône-et-Loire » (VO, p. 29).

Il reprend néanmoins aussitôt ses activités résistantes et trouve un nouvel emploi, cette fois à Comblanchien, mais l'étau se resserre. Le 10 avril 1942, un résistant dont il est très proche, André Lefils, est arrêté, « porteur de tracts communistes, anti-nazis, par les gendarmes Petit et Perreau de la brigade de Corgoloin » (VO, p. 30).¹⁷

Évoquant l'arrestation d'André Lefils devant Émile Proudhon, l'un des gendarmes se fit menaçant, affirmant « ce n'est pas lui que l'on croyait arrêter. J'ai bien compris que c'était pour moi mais je pensais « tu ne m'arrêteras pas quand je porterai des tracts la nuit, car tu seras surpris par le feu de mon mousqueton. » (VO, p. 30).

Après l'arrestation d'André Lefils, la surveillance policière est de plus en plus sévère. Persuadé qu'il va être arrêté incessamment, Émile décide d'entrer dans la clandestinité. Le 7 novembre 1942, il quitte Comblanchien pour Dijon, à bicyclette, « 500 francs en poche, aucun papier d'identité » (VO, p. 31). Après quelques jours d'errance, il rejoint finalement Avallon.

La création du premier bureau militaire des FTPF de l'Yonne¹⁸

L'Odyssée des maquisards débute par cette déclaration lapidaire : « Le 10 novembre 1942 eut lieu, à Avallon, dans un hôtel près de la gare, la réunion pour la formation du bureau militaire des FTPF, 4^e région, ceci en présence de l'inter « Roger », représentant le bureau militaire national, « Germain » (François Grillot), responsable aux opérations militaires de la 4^e région, « Robert » (Émile Proudhon), responsable régional technique, c'est-à-dire à l'armement, « Dupré » (Marcel Asmus)¹⁹, responsable politique, formèrent le bureau militaire FTPF de l'Yonne qui devait organiser les groupes dans le département pour le combat contre l'occupant. » (OM, p. 1). Émile Proudhon et François Grillot, qui



Émile Proudhon et son épouse Marie, dans les années 1960 (devant la stèle offerte à la mairie de Chassignelles)

se sont rencontrés en Côte-d'Or, vont désormais combattre ensemble durant les deux dernières années de l'Occupation. Après la guerre, une profonde amitié continua à les lier.

Les « planques »

Dans *L'Odyssée des maquisards soldats*, ils évoquent les difficultés rencontrées par les responsables militaires dans les premiers temps de leur présence dans l'Yonne.

« Nous avons passé le mois de novembre 1942 dans de bien mauvaises conditions, sans tickets d'alimentation, des kilomètres à faire en vélo pour organiser mais, dès la fin du mois de décembre 1942, nous avons trouvé de bonnes planques (...). Il (nous) est arrivé de manger des carottes trouvées dans un jardin bordant la route tant (nous) avions faim. » (OM, p.15).

Rapidement néanmoins, ils peuvent « compter sur des planques à peu près dans tout le département » (OM, p.15). Émile Proudhon en répertorie 42 « dans l'Yonne, la Côte-d'Or et la Nièvre (...) : 5 à Ravières, 1 à Cry-sur-Armançon, 1 à Ancy-le-Franc, 2 à Chassignelles, 1 à Pacy-sur-Armançon, 1 à Massangis, 1 à Avallon, 2 à Saint-Brancher, 1 à Quarré-les-Tombes, 2 à Saint-Léger-Vauban, 2 à Auxerre, 2 à Cheny, 6 à Laroche-Migennes, 4 à La Fourchette, 1 à Bussy-en-Othe, 1 à La Ferté-Loupière, 1 à Joigny, 2 à Sens, 1 à Mailly-la-Ville, 1 à Saint-Valérien, 1 à Bernouil, 1 à Paroy-sur-Tholon, 1 à Brienon, 2 à Montbard, 1 à Asnières-en-Montagne, 2 à Saint-Agnan, sans compter les planques des autres camarades. À part une à Ravières, une à Avallon, une à Laroche, où les responsables nationaux descendaient, ces planques étaient des cafés-restaurants. » (OM, p. 14-15).

D'autres sources permettent d'en apprendre plus sur les planques de « Robert ». Alain Houdaille assure ainsi « qu'à Saint-Aubin, la maison de Jean Couhault²⁰ fut « la maison du Bon Dieu » (...), on y tenait de nombreuses réunions, que ce soit pour les conférences fédérales du PC ou pour les réunions du maquis Vauban. Émile Proudhon, Paul et Lucien Prot (...) s'y sont succédé (...). La ferme de Saint-Aubin était devenue le poste de commandement des FTPF de toute la

région. Maurice Sellier (...) y est passé (...), le commandant Germain également, tout comme le Père Robert ». ²¹

À Saint-Léger-Vauban, « dans la famille de René Rimbert, dont le père est épicier, catholique pratiquant, (...) le commandant Germain puis le Père Robert seront toujours accueillis (...) pour y trouver un asile sûr ». ²² Et Armand Simonnot confie à Jean-Yves Boursier : « Chez Marie Bizard, au bistro (de Quarré-les-Tombes), venaient me voir Germain, Marcel, le Père Robert, le capitaine Michel ». ²³

Le rôle essentiel des femmes

Il précisa, dans *La vie d'un ouvrier révolutionnaire* que ces « planques » étaient des endroits « où (des) patriotes pas très connus, mais très sûrs, acceptent de nous héberger » (VO, p. 47).

Plusieurs de ces planques sont proposées par des femmes dont « le mari et souvent les fils étaient dans la Résistance. Également, les femmes de fusillés, de déportés, nous recevaient, soignaient nos malades. » (OM, p.15). Il rend ainsi hommage à Marguerite Froissart : « malgré les perquisitions allemandes, son mari fusillé, ses trois fils dans la Résistance, elle a continué, du début de l'Occupation jusqu'à la Libération, à héberger les responsables militaires, à ravitailler les maquisards de la contrée. (...) Vraie femme française qui a forcé l'admiration de tous, elle a bien mérité de la patrie en aidant de toutes ses forces à sa libération. » (OM, p. 16.) ; à Lucette, de Laroche (...) « qui cherchait sans cesse de nouvelles planques, elle faisait la liaison avec les camarades de Paris pour les tickets d'alimentation » (VO, p. 43) ; à Lucienne (Lucienne Theuriau ?) « qui a hébergé Robert plus de 15 mois (...). Elle allait cueillir du muguet et allait le vendre à Paris pour nous trouver de l'argent » (VO, p. 43). Mais aussi à Mariette (Mariette Minard) « qui hébergeait nos malades et les soignait à La Fourchotte » (VO, p. 43), à Odette (Odette Pelletier), de Sens, « qui nous hébergeait le mieux qu'elle pouvait » (VO, p 43), à Andrée (Andrée Santigny) d'Avallon, « qui nous a reçu dès les premiers jours de notre clandestinité, avec tant de désintéressement » (VO, p. 43).

Tout au long de son récit, Émile Proudhon insiste sur la témérité et le patriotisme des femmes, « femmes françaises clandestines qui parcouraient tout le département en vélo pour apporter le réconfort moral aux familles et l'aide financière qu'elles pouvaient recueillir, (les médicaments) qu'elles collectaient également. (...), toujours sur les routes par tous les temps, (tenant) des réunions clandestines (...), (aux) mères de résistants qui allaient la nuit à la manutention de Nuits-sur-Armançon changer les étiquettes des wagons de ravitaillement des boches (...), (aux) femmes admirables de Ravières, toujours à l'affût pour tout savoir et communiquer les renseignements par tous les moyens aux maquisards » (VO, p. 44-45). À l'exception de madame Poitout ²⁴, lorsqu'il les cite, c'est par leur nom de guerre ou leur unique prénom : « L'admirable Louissette (Marie-Louise Paul), de Cheny, qui cherchait des armes et des munitions, qui faisait de fausses cartes d'identité et qui, le 14 juillet 1943, plantait le drapeau tricolore sur le monument aux morts de Cheny. Déportée

ainsi que ses parents, sa mère et elles sont revenues, mais le père y est mort. » « Léa (Léa Paris), notre liaison qui a, entre autres, brûlé le wagon atelier des allemands à Laroche » (VO, p. 43). Une femme tient une place particulière dans ce panthéon, sa mère, qu'il retrouve en novembre 1942 en rentrant dans l'Yonne. Il n'hésite pas à courir de grands dangers aux seules fins d'aller la saluer : « Grégoire, de la PJ d'Auxerre ²⁵ (qui) recherchait les patriotes pour les livrer à la Gestapo, vint à Chassignelles se renseigner, à savoir si je venais chez (elle), à qui j'avais franchement expliqué ce que je faisais (...) et qui m'avait dit « Mon petit, fais comme tu veux, je suis avec toi ». Je ne pouvais donc plus coucher chez elle mais dans le bûcher au fond de la cour. De là, je pouvais filer dans le jardin et être immédiatement dans la campagne. Je couchais tout habillé, avec une mitraillette à mes côtés (...). Je ne venais la voir qu'environ une fois par semaine, mais pas à jour fixe. » (VO p. 33-37). Elle-même n'hésite pas à se dévouer pour lui : « elle n'avait droit qu'à 100 gr de pain par jour et, à 84 ans, elle partait à pieds à Ancy-le-Franc, soit 4 km aller et retour, pour aller me chercher du pain sans ticket » (VO, p. 37).

« Organisateur de la Compagnie Vauban »

Le 11 novembre 1942, Émile Proudhon quitte Avallon pour Ravières et pour le compagnonnage qui débute alors avec les hommes qui vont constituer le maquis puis la compagnie Vauban. Même s'il s'est efforcé d'évoquer les autres maquis et groupes légaux FTPF, c'est ce maquis-là qui occupe la plus grande part du chapitre consacré à la Résistance. En préambule, il rappelle, dans *La vie d'un ouvrier révolutionnaire*, qu'il connaît bien cette région où se forme le maquis et les premiers hommes qui

En préambule, il rappelle, dans *La vie d'un ouvrier révolutionnaire*, qu'il connaît bien cette région où se forme le maquis et les premiers hommes qui le constituent.

le constituant. Il y a effectivement vécu une quarantaine d'année, sa mère réside toujours à Chassignelles dans la maison familiale, à 10 kilomètres de là. Et il a certainement conservé des amitiés professionnelles, syndicales et politiques dans les carrières.

Il évoque deux d'entre les premiers membres du groupe : Arthur Ramelet ²⁶, « de Ravières, qui connaissait beaucoup de patriotes dans les pays voisins. Il a aidé à les rassembler. Il emmena Robert pour lui faire connaître tous ceux, y compris dans les pays voisins, qui pouvaient ravitailler les maquisards et aussi trouver les armes cachées lors de la débâcle de juin 40. (...) C'est encore Arthur qui fournissait la cheddite, (la) sortant des carrières où il travaillait. (...). Il était d'un dévouement sans égal » (VO, p. 42) et « un des tous premiers maquisards, « Antoine » (Louis Philippot), qui était un artificier de tout premier ordre. Il était carrier de son métier, c'est ainsi que nous n'avons jamais eu de

PORTRAIT DE RÉSISTANT

ratés pour nos explosifs. » VO, p. 49).

Avec le groupe légal des premiers temps, puis les maquisards à compter du 12 février 1943, Émile participa à un grand nombre d'actions de sabotage d'écluses et de voies ferrées en particulier, puis se chargea d'assurer leur sécurité lors de leur retraite dans le Morvan.

Les premières actions

Le premier acte du groupe légal à l'arrivée de « Robert » est le sabotage de l'écluse de Rougemont, sur le canal de Bourgogne, en décembre 1942, entre Ravières et Montbard. Le sabotage se déroule pour le mieux (et heureusement car « *il s'aperçut par la suite que les cartouches du revolver ne valaient rien* »), occasionnant « *8 jours d'arrêt du trafic*. » (VO, p. 33). Fort de ce succès, le 28 décembre 1942, « *Robert* » et quatre autres camarades de Ravières (partent), en vélo, à 9h du soir, armés de mousquetons », saboter l'écluse de Saint-Vinnemer (à environ 20 km de Ravières), sabotage qui occasionna cette fois douze jours d'arrêt du trafic. Ces sabotages gênent « *grandement les Allemands (qui) transportaient beaucoup de castine, c'est-à-dire de la pierre cassée qu'ils venaient chercher par péniches dans les carrières bordant le canal et qui leur servait pour leurs hauts-fourneaux aux fins de purifier l'acier* » (OM, p. 1).

Le 14 février 1943, « *le groupe sabote les fils de transmissions d'une voie ferrée de la vallée avec une cisaille récupérée dans une usine proche. Il (leur) fallut passer l'Armançon, cherchant l'endroit le moins profond pour arriver à la voie. (...) Il en est résulté de graves perturbations dans le trafic pendant plusieurs jours.* » (VO, p. 33).

« *À l'occasion du premier mai 1943, « Germain » (...) donne l'ordre de faire dérailler un train sur la ligne stratégique de Nuits-sur-Armançon à Is-sur-Tille ainsi que sur la ligne Dijon-Laroche (...), un train de ravitaillement déraile : 48 heures d'arrêt. Mission accomplie pour les deux déraillements.* » (VO, p. 34).

Émile Proudhon ne manque pas d'évoquer le courage de ces premiers résistants, alors que la vie quotidienne dans ces « *premiers temps (a) été très dure pour ces cinq hommes qui n'avaient aucun ticket d'alimentation. Ils ne pouvaient venir se ravitailler que la nuit, une fois ou deux par semaine et ils venaient changer de linge chez des familles de patriotes pour le temps qu'ils ont passé dans la carrière de Ravières. Sans ces patriotes, ils n'auraient pas pu tenir l'hiver 1942-1943, et pourtant ils avaient un moral de fer (...)* » (VO, p. 44). Il précise que « *dans la vie, il s'agissait de rudes travailleurs (...). Ils supportaient, de ce fait, mieux cette vie de privations. Et puis cette liberté d'action contre l'occupant les prenait tout entier. Que l'on demande des volontaires pour une mission, tous se présentaient.* » (VO, p. 44).

Le texte du discours prononcé par Armand Simonnot à la chapelle Saint-Pierre (près de Saint-Agnan, dans le Morvan) pour l'inauguration de la stèle en hommage au maquis Vauban, le 18 juillet 1976, permet de nommer ces hommes : « *Le 17 février 1943, l'adjoint de Germain, le lieutenant Émile Proudhon, notre légendaire Père Robert, fonde le premier maquis FTPF de l'Yonne avec Lucien Belnot de Ravières,*

Jean-Louis Dorotte de Nuits-sur-Armançon et Émile Philippot de Ravières, (précisant que) deux ne verront pas la libération : Lucien Belnot sera fusillé le 9 juin 1944 au Puit-de-Sélas (Gard) et Jean-Louis Dorotte sera tué au combat le 18 juin 1944 à Pontaix (Drôme). »²⁷

Émile Proudhon ne nous dit rien des actions du maquis Vauban pour les débuts du printemps 1943 car, trop occupé par ses fonctions de responsable de l'armement de tous les groupes FTP, il ne peut suivre les déplacements fréquents du maquis Vauban pendant cette période. En effet le maquis a dû, pour des raisons de sécurité, changer plusieurs fois d'emplacement entre mars et début juin 1943. Émile Proudhon reprend le récit de l'odyssée de ses hommes à l'issue de ces événements : afin de « *dépister les gendarmes allemands qui les cherchaient* », les hommes font un long détour qui les conduit à la ferme des Cornes, exploitation agricole en bordure d'une forêt, sur la commune de Chatel-Gérard. Alfrédine Trameau, du mouvement « Libération-Nord », et sa famille y accueillaient les résistants de passage, des soldats anglais parachutés et des réfractaires au STO.²⁸

Mais « *les renseignements que (les hommes) recueillent en arrivant ne sont pas bons pour la sécurité. Aussi, au bout d'une semaine environ, le groupe quitte la Ferme des Cornes et vient à Asnières à la lisière du département de l'Yonne* » (VO, p. 34), s'installer, le 10 juin 1943, à la ferme des Essarts, située en Côte-d'Or, décision qui les contraint à traverser à nouveau l'Armançon.

La ferme des Essarts

Les hommes « *font leur maquis à la ferme des Essarts, ferme abandonnée en bordure du bois, à plus de 2 km d'Asnières-en-Montagne* » (OM, p. 2) et à 4 km de Ravières. Cette immense propriété, dont on peut encore voir les hauts murs des différents bâtiments agricoles et d'habitation, fut représentée par Émile Proudhon sur plusieurs bas-reliefs

« Le groupe illégal reçoit le nom de Vauban et le technique le nom de Robert. »

qu'il grava après la guerre.

Le 10 juin 1943, « *le groupe illégal reçoit le nom de Vauban et le technique le nom de Robert* » (OM, p. 2). C'est Armand Simonnot qui a choisi le patronyme de Vauban (au lieu de Davout, proposé d'abord par « Germain ». Quant au choix de « Robert » pour Émile Proudhon, le mystère reste entier, même pour sa famille...

À la ferme des Essarts, grâce à des amitiés solides et une relative sédentarisation, la vie quotidienne est plus simple car « *une patriote les ravitaillait en pain* » (VO, p. 34). Émile Proudhon voue une grande reconnaissance à cette femme courageuse, madame Poitout, dont il souhaita faire reconnaître l'engagement à la Libération. Armand Simonnot partage son avis : « *À Asnières, Maurice Poitout, maréchal-ferrant, bistro, épicier, appartenait au maquis Valmy (AS)*



La ferme des Essarts, bas-relief sculpté par Émile Proudhon, apposé sur le mur de la mairie d'Asnières-en-Montagne (cliché Monique Petitot)



Détail de la stèle d'Asnières-en-Montagne (cliché ARORY)



La ferme des Essarts dans son état actuel (cliché ARORY)

de la chapelle du Puits-d'Orbe et sa femme Germaine ravitaillaient en pain le maquis Vauban FTP. C'était une femme extraordinaire. »²⁹

La ferme des Essarts, en plus de la proximité des patriotes qui les ravitaillent, blanchissent et soignent, a des atouts non négligeables pour des combattants clandestins : un puits permet le ravitaillement en eau, la forêt toute proche assure le repli en cas d'alerte, les bâtiments désaffectés offrent la possibilité d'entraînements discrets : « Beaucoup de jeunes n'avaient pas fait leur service militaire, on leur apprenait à manier le fusil de guerre (...) dans une grande cave assez claire. Ils en avaient fait un stand de tir. » (VO, p. 45).

L'évocation littéraire de la ferme fut doublée d'une seconde, sculptée cette fois. En effet, à la fin des années 60, Émile Proudhon grava un très grand bas-relief reprenant les principaux éléments d'architecture encore existants (portail d'entrée, grille, tour envahis par le lierre et les jeunes chênes) et les différentes activités des maquisards. Puisque l'abri en forêt y apparaît clairement, il évoque la seconde période du maquis, celle qui débute en février 1944, après le retour du Morvan. Un commentaire permet de comprendre les scènes : (les maquisards) « installent leur cabane avec des tôles ondulées qu'ils vont chercher la nuit dans les carrières à plusieurs kilomètres. À l'aide d'un bidon d'essence de 200 litres, qu'ils défoncent, ils se font un poêle (...). Toutes les semaines, un avion mouchard allemand passait pour repérer par les fumées, les feux qu'il pouvait y

(...) «Toutes les semaines, un avion mouchard allemand passait pour repérer par les fumées, les feux qu'il pouvait y avoir dans les bois.»

avoir dans les bois. Aussi, grande prudence à ce sujet. Ne pas faire le feu, surtout le soir à la tombée de la nuit, ou alors le faire sous les sapins. Nous avons remarqué que les sapins tamisaient la fumée. »

De fait, la stèle donne un grand sentiment de calme et d'ordre, chaque groupe représenté est occupé, qui à aller chercher de l'eau au puits de la ferme, qui à se reposer ou se réchauffer, qui à rapporter les sacs de pain fournis par madame Poitout, qui à s'entraîner au maniement des armes. Cette stèle est par ailleurs intéressante car elle montre la disposition de l'abri par rapport à la ferme elle-même mais aussi à la campagne environnante, aux champs cultivés, aux chemins. Émile reprit à plusieurs reprises des fragments de cette composition pour des œuvres de dimensions plus modestes.

PORTRAIT DE RÉSISTANT

La première période des Essarts (10 juin-19 octobre 1943)

Pendant cette période, le maquis Vauban, qui s'est étoffé et compte une trentaine de membres, multiplie les sabotages. « *Le 16 juin 1943, sabotage de la distillerie Rizier, alcool à brûler au service des allemands.* » (VO, p. 34). « *Le 14 juillet 1943, déraillement (près) d'Ancy-le-Franc (dans la tranchée de Cusy), 64 heures d'arrêt de trafic. Le 10 août 43, destruction par incendie d'une batteuse travaillant pour les Allemands, à Arrans.* » (VO, p. 35).

Le 15 août 1943, « Germain » donne l'ordre de paralyser les lignes Paris-Dijon, Laroche-Auxerre et Sens-Troyes. « *Ces déraillements ont occasionné de graves perturbations dans le trafic, (...), paralysé complètement pendant plusieurs jours (...).* (Le Vauban détruit) 17 wagonnets, occasionne 22 heures d'arrêt de circulation et un allemand est tué par le chef du maquis, Raymond. » (VO, p. 36). « *Le 2 septembre 43, sabotage de la presse à fourrage d'Ancy-le-Franc par le maquis Vauban.* » (VO, p. 37). « *Le 12 septembre 1943, sabotage par le maquis Vauban d'un pylône de haute tension de 200 000 W à Darcey (Côte-d'Or). Le 31 septembre 43, nettoyage par le maquis Vauban de 4 collaborateurs dénonciateurs qui avaient fait arrêter par les allemands 8 patriotes dont 4 ne devaient pas revenir des camps de la mort.* » (VO, p. 38).³⁰

Mais en octobre, la ferme des Essarts n'est plus un refuge sûr et, le 14, « l'Inter « Germain » fait transmettre par « Robert » l'ordre au maquis Vauban d'avoir à se déplacer par mesure de sécurité » (VO, p. 38).

L'attaque du 19 octobre 1943, le maquis Vauban disloqué

Robert Poey (« Jean »), le chef du maquis, ordonne le repli vers la Grange-aux-Moines, bâtiments situés sur un plateau venté à quelques kilomètres de Pimelles. Le maquis s'y rend le 17, « *fort de 39 hommes.* » (VO, p. 38). Mais « *le 18 octobre, 4 hommes reviennent aux Essarts chercher le matériel. Ils sont surpris au petit matin (du 19) par les Allemands (qui) arrachent aux hommes, sous de cruelles tortures, le lieu où s'est retranché le maquis.* » (VO, p. 38). Et les Allemands foncent à la Grange-aux-Moines : « *C'est vers 11 heures le 19 octobre 43 que l'attaque a lieu. Le camarade Louis Thiennot, blessé, préfère se donner la mort plutôt que de tomber vivant entre les mains des boches.* » (VO, p. 38). « *4 camarades (sont faits) prisonniers, Émile Rouyer, disparu à Buchenwald, Jean Barbey, disparu à Buchenwald, Harry Jourdain, décédé à Buchenwald, Julot, disparu à Buchenwald.* » (OM, p. 45). Trois soldats marocains, libérés plus tôt d'un camp de prisonniers, font partie des prisonniers. Ils moururent en déportation.³¹

Après la Libération, Émile Proudhon grava une plaque afin de commémorer les hommes tombés à la Grange-aux-Moines, plaque fixée sur un bâtiment de la Grange-aux-Moines. Il nota aussi l'attaque sur la stèle consacrée au Vauban conservée au musée de Chassignelles : « *19 octobre 43 : attaque du groupe par les blindés allemands* ».

Chargé de regrouper les hommes dispersés après l'attaque, « Robert » « *eut la bonne fortune d'en rencontrer plusieurs, le soir, à la nuit tombante, sur la route de Ravières à Chassignelles. Ils sortaient du bois bordant cette route venant de*



Stèle à la mémoire d'un des maquisards tué accidentellement par un de ses camarades, installée à l'angle de la ferme des Essarts (cliché ARORY)

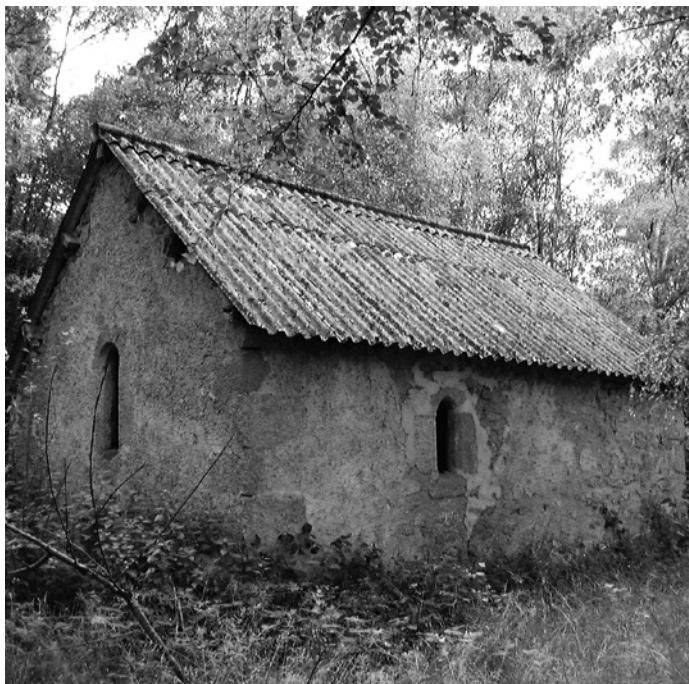
la carrière de Chassignelles, où ils avaient été se reposer et se ravitailler chez des patriotes » (OM, p. 5). Inquiets de la situation, « Hauteroche » et « Robert » décident qu'en raison des recherches effectuées dans la région par les Allemands, le maquis Vauban devait changer de lieu. (...) L'inter « Hauteroche » charge « Robert » d'avertir deux résistants du Morvan qu'ils avaient à recevoir les hommes du maquis Vauban. » (OM, p. 5).³²

Débute alors le plus long exil de ce dernier, autant en durée qu'en distance : les hommes quittent pratiquement trois mois Ravières et sa région pour s'installer dans le Morvan. Avant leur départ, ils exécutent « *un individu qui avait dénoncé aux Allemands deux soldats français, des Sénégalais qui se cachaient dans les bois depuis 1940. Les boches les avaient fusillés. L'individu a tout avoué.* » (...) Ils procèdent de même « *pour un agent de la Gestapo* » (OM, p. 5).³³

Un hiver dans le Morvan

« (Le maquis) part en voiture et est reçu par le groupe légal du coin qui les aide à former le maquis dans plusieurs endroits. » (OM, p. 5). L'un des membres de ce groupe est Armand Simonnot, qui relate l'arrivée des maquisards : « *Le père Robert vient m'annoncer : « Les gars sont arrivés. Ils logent dans ta maison. » (...). Ils sont arrivés à une douzaine d'hommes en plusieurs fois (...). Ils sont restés au moins 8 jours ici (à Saint-Léger-Vauban). Mais comme le bois est trop*

*éloigné de ma maison, ils risquaient trop en cas d'attaque. Alors ils sont allés s'installer à Saint-Martin, un hameau de Saint-Germain-de-Moléon (...). En décembre 1943, les gars sont allés se cacher à la chapelle Saint-Pierre, dans les bois de Saint-Agnan. Henri Gueniffey, qui était une planque du père Robert, les y a conduits. »*³⁴



La chapelle Saint-Pierre, près de Saint-Agnan (Nièvre) [cliché ARORY]

Alors qu'Émile Proudhon présente toujours les maquisards FTP dont il a la charge comme particulièrement irréprochables et sérieux, Armand Simonnot pointe la jeunesse et l'inconscience de certains maquisards qui n'hésitaient pas à fréquenter les cafés et les foires, ostensiblement armés. Les maquisards provoquent aussi plusieurs affrontements avec des collaborateurs de la région mais Émile Proudhon n'en signale qu'un, avec « un chef fasciste de Darnand (...), venu pour déterminer l'emplacement du maquis en vue de le faire attaquer par les Allemands.(...) Il est condamné à mort. » (OM, p. 5-6).³⁵

À la suite de tous ces événements, « les maquisards, ne se sentant plus en sécurité et voyant la neige venir, décident de quitter le Morvan pour revenir à leur ancien maquis des Essarts » (VO, p. 39). « Le 21 février, la neige commençait à tomber, le retour se fit par les bois, à pieds, sans ravitaillement pendant 3 jours. La neige devenait de plus en plus épaisse et les chaussures étaient plus ou moins bonnes. Ils arrivent enfin aux Essarts. » (OM, p. 6). Par mesure de sécurité, « au lieu d'aller à la ferme, ils s'installent à 800 mètres dans le bois » (VO, p. 39).

Lorsqu'il prépara la grande stèle offerte après-guerre à la mairie d'Asnières-en-Montagne, Émile Proudhon esquaissa un dessin de l'abri et de son environnement ainsi que des silhouettes de maquisards occupés à divers tâches. Cette stèle, fixée sur le mur de la mairie du village, témoigne

désormais de ce que fût la vie au maquis Vauban durant l'année 1944.

Vers la Victoire

Les débuts du printemps ne sont pas renseignés par Émile Proudhon, qui reprend le récit le 1^{er} mai 1944 avec « *le sabotage de Fulvy, trois mois d'arrêt. Le 8 mai, arrestation d'un lieutenant de la milice et exécution.* » (VO, p. 40). En juin, le Vauban participe au mouvement d'insurrection qu'Émile Proudhon mentionne rapidement sans donner son avis sur cette décision : « *Dupré, de son vrai nom Asmus, réquisitionne tous les hommes jeunes d'Asnières-en-Montagne et fait faire des brassards par les femmes du pays.* » (VO, p. 40).³⁶

Durant l'été, le maquis va être plus autonome, même si Armand Simonnot remarque que le maquis est « *toujours visité par le père « Robert » mais aussi par « Michel » (capitaine Maurice Sellier) et par Max (commandant René Milereau)* ». ³⁷

Parmi les dates fondatrices du Vauban, Émile Proudhon grave sur la stèle du musée la date du 10 juin 1944 comme celle à laquelle le maquis Vauban, comme tous les autres maquis FTP d'ailleurs, est organisé en compagnie, et la période courant du 10 juin 44 au 22 août comme étant celle où la ferme devient « le PC de la compagnie ».

« *Le 22 juin 1944, le maquis Vauban sabote la ligne de haute tension de 100 000 W entre Balot et Bassou (en Côte-d'Or) : 8 jours d'arrêt.* » (VO, p. 41). En juin encore, « *sabotage également de la ligne souterraine des PTT à Aisy, 4 jours d'arrêt. Le 18 juillet, destruction de l'écluse de Saint-Roch, commune de Chassignelles, arrêt indéterminé. Le 27 juillet, arrestation et exécution d'un dénonciateur* » (VO, p. 41).³⁸

« *Le 31 juillet, Maurice Garnier et Jaques Hugo, du maquis Vauban, tombent à Ravières, ils étaient en mission ; ils voulaient prendre une arme à un Russe blanc, ceci faute de parachutage.* » (VO, p. 45). Le manque d'armes, dramatique et récurrent, explique qu'« *au mois d'août, (le Vauban) monte dans le bois un atelier de réparation d'armes qui lui rend bien des services (car) il n'a eu aucun parachutage officiel, il a toujours été répondu catégoriquement « non » à toutes ses demandes.* » (VO, p. 41).

Les récits passent vite sur les événements de l'été, Émile Proudhon et François Grillot n'évoquant pas, par exemple, les événements du 14 juillet à Ravières (défilé des hommes du Vauban dans les rues de Ravières). Ils n'évoquent pas non plus l'élection de « Théo » (Armand Simonnot) par les hommes à la tête de la compagnie à la mi-août. Ce dernier remplace désormais « Jean » (Robert Poey), en qui « *le père Robert avait une confiance absolue parce qu'il avait effectué son service dans l'artillerie où il avait suivi les cours des EOR* ». ³⁹ Il note simplement qu'à la fin de l'été, la compagnie « est commandée par « Théo » et son adjoint « Rolland » (Bernard Alix) » (VO, p. 41).⁴⁰

Et l'épopée du Vauban arrive à son terme : « *Le 22 août, le maquis Vauban qui compte environ 70 hommes part en camion pour la Croix-Pilate. Le 28 août, (il) arrête une colonne blindée allemande et la force à faire demi-tour sur Chablis.*

PORTRAIT DE RÉSISTANT

(...) *Par la suite, il reçoit l'ordre d'aller prendre position à Courson-les-Carrières.* » (VO, p. 41), ce qu'Émile Proudhon résume, sur la stèle consacrée au maquis, par cette unique légende : « *Marche sur Noyers, Chablis, Auxerre* ». ⁴¹

« Commissaire à l'armement et adjoint au responsable départemental des FTPF »

Lorsqu'il intègre le bureau militaire des FTPF de l'Yonne, le 10 novembre 1942, Émile Proudhon est un homme de 55 ans, dont on peut retrouver un portrait assez fidèle, tant au physique qu'au moral, dans le personnage de « Monsieur Martin » interprété par Noël-Noël dans *Le père tranquille* de René Clément (1946). Portrait que confirme encore Guy Garoche, qui dirigea la compagnie FTP Dumont : « *Le père Robert(...), cet homme de 60 ans passés (...), tous les légaux du département le connaissent aussi, avec son vieux vélo et ses sacoches où traînent toujours quelques légumes, pour donner le change en cas de contrôle sur la route* ». ⁴²

La naïveté et la modestie avec laquelle Émile Proudhon écrit et sculpte, en même temps qu'une grande confiance en lui, contribuent encore à cette ressemblance avec « Monsieur Martin » cultivant ses orchidées.

En plus d'accompagner dans ses actions le groupe légal de Ravières, devenu ensuite maquis Vauban, et assurer au mieux sa sécurité, il effectue les liaisons entre « Germain » et les différents groupes FTP, ce qui le contraint à vivre dans une insécurité permanente générée d'abord par les contrôles des gendarmes français : « *À Cheny, (je couchais) dans une chambre louée par une patriote que (je regagnais) le soir vers 9h, après avoir écouté « Londres, les Français parlent aux Français » chez Louise, à environ 200 m de ma planque (...). Un soir où il y avait un épais brouillard, je me bute, autant dire, dans l'adjudant de gendarmerie de Migennes. Il me demande mes papiers. Je lui tends ma carte d'identité. Il me dit « Elle est fausse ». Il me fouille, trouve sur moi un couteau à cran d'arrêt. (Le gendarme voulant alors le conduire à la mairie), je lui dis que je n'y allais pas et qu'il ne pouvait pas donner un patriote aux allemands, eux, des soldats français. Me tendant ma carte fausse et mon couteau, il me dit : « Que je ne vous revoie plus. » (VO, p. 35). Une autre fois, « en revenant d'une mission avec « Jeannot » (Georges Pinet) (...), nous sommes arrêtés par un gendarme vers Briennon, il nous demande nos papiers ». Le gendarme estime que la carte d'identité de « Jeannot » est fausse et lui demande de le suivre. « Alors je lui dis, tout en mettant ma main dans la poche où j'avais un pistolet, « Résistance, viens, le maquis n'est pas loin » et nous sommes repartis tous les deux en vélo sans être inquiétés davantage » (VO, p. 36). Un autre danger provient des dénonciations des collaborateurs et des trahisons des camarades torturés. (Un jour que) « *je me trouvais à La Fourchette chez la patriote Jeanne qui était infirme, je vois arriver un petit car d'où descendent quatre gendarmes allemands (et le) recruteur qui avait été piqué vers le pont de Joigny quelques temps avant. (...) Les gendarmes entrent s'asseoir à la table qui se trouve au milieu de la pièce. Ils demandent un verre d'eau de vie. (...) Elle leur sert, ils paient et s'en vont. Les gendarmes allemands trans-**

portaient ainsi « Henri » (Raymond Laroche), pour qu'il leur désigne les patriotes qu'ils rencontraient. » (VO, p. 36).

L'analyse de Robert Loffroy concernant cet incident résume bien l'homme : « *Son sang-froid (...) et également le fait que « Henri » (...) ne fit rien qui pouvait accabler notre camarade se faisant passer pour un brave paysan de La Fourchette, purent le sortir de ce mauvais pas.* » ⁴³. C'est ce mélange de sang-froid et de « veine insensée » qui permet d'éviter l'arrestation du bureau militaire en novembre 1943 : « *Vers la mi-novembre, un bureau militaire avait lieu au café de la Rotonde, près du saute-mouton des voies ferrées, à Migennes. Robert, qui avait passé la nuit à l'hôtel, voit par la fenêtre arriver un car (...), un instant après, la Gestapo entre (...). Il était 11h 10 et la réunion était à 12 h. Un de*

« Son sang-froid (...) et également le fait que « Henri » (...) ne fit rien qui pouvait accabler notre camarade se faisant passer pour un brave paysan de La Fourchette, purent le sortir de ce mauvais pas. »

la Gestapo demande les papiers à Robert, un autre monte les escaliers des chambres, une sentinelle allemande gardait la porte, le fusil à la main. Après examen, les papiers sont rendus à Robert. Celui-ci prend un verre de vin rouge au comptoir, paie et passe devant la sentinelle qui s'écarte aimablement pour le laisser passer. Robert se dépêche sans le faire voir. Il faut arrêter les camarades. Il rencontre Michel. Germain est averti par les cheminots » (OM, p. 6).

Aux menaces des gendarmes français et soldats allemands s'ajoutent celles des « Russes blancs cantonnés au château de Nuits-sur-Armançon » (VO, p. 35). Ces Russes arrêtent madame Poitout. « *Ils lui avaient demandé si elle ne connaissait pas un homme d'une cinquantaine d'année du nom de Robert ou Proudhon* » (VO, p. 35). Quelques temps plus tard, « Robert » échappe miraculeusement à ces mêmes soldats : « *En arrivant vers l'usine Rizier entre Ravières et Chassignelles (...), je vois (...) 7 à 8 Russes blancs avec un officier allemand (...). Ils m'arrêtent, je descends de vélo. Ils me demandent mes papiers, je leur sors ma carte d'identité, un la regarde bien pendant plusieurs minutes et il me la rend. Je continue mon chemin pour aller voir ma mère.* » (VO, p. 35).

La quête incessante d'armes

Les dangers permanents n'empêchent pas le « père Robert » de se consacrer à son objectif principal, la quête incessante d'armes. En « *juin ou juillet 1943, Robert est chargé d'aller récupérer un fusil mitrailleur à Ruères, chez Théo. Il prend le train à Laroche-Migennes pour Avallon. Là, il emprunte un vélo de femme à une résistante. Il va à Ruères, prend le fusil mitrailleur que l'on enveloppe avec du papier et le transporte à Avallon. Le lendemain, il prend le car pour Ravières, deux Allemands étaient dedans, il descend en cours de route. À Ravières, deux camarades l'attendaient. Tout se*

passé bien malgré la présence de deux gendarmes français à l'arrivée du car » (OM, p. 4).

« En septembre 1943, (Robert) a une entrevue avec Max (Solomon), l'inter de l'armement. Celui-ci lui donne une passe pour aller à Joigny chez Irène (Chiot) de l'Intelligence Service, qui avait des mitraillettes par parachutages. Il récupère ainsi 15 mitraillettes et pour chacun, 150 cartouches » (OM, p. 4).⁴⁴

Plus loin dans le texte, il se permet d'amères considérations : « Si en septembre 1943, Irène, de Joigny, nous a donné 15 mitraillettes, ce qui n'a pas été sans réticences, mais c'est qu'elle ne savait plus où les mettre. Nous en avons trouvé six dans la côte de Joigny, elles étaient abandonnées dans les buissons, au-dessus d'un chemin creux » (VO, p. 42). Irène n'est pas FTP... et le « père Robert » « honnête et droit mais un peu sectaire » selon Jean-Yves Boursier.⁴⁵

La quête continua tout au long de l'été : « Le 6 juin 1944, une entrevue a eu lieu avec le chef du maquis Bourgogne, qui avait des parachutages et des dépôts d'armes dans les bois. Ce maquis se trouvait à 7 ou 8 km de celui de Vauban. Ce sont des maquisards qui ont passé en fraude 8 fusils canadiens » (VO, p. 41).

Enfin, l'ultime rencontre entre le « père Robert » et le capitaine « Michel » est encore provoquée par la recherche d'armes : « Le 7 août 1944, il se tient une réunion du bureau militaire, Robert l'apprend et s'y rend en vélo. Il a la chance d'y rencontrer Michel auquel il demande des armes pour le maquis Vauban. Michel promet qu'il en amènera en camion vers le 11 août » (VO, p. 41). C'est ce même 11 août que « Michel » (Maurice Sellier) se donne la mort plutôt que de tomber entre les mains des Allemands à Précy-le-Sec.

Agent de liaison

Lorsqu'il n'est pas en quête d'armes, Émile Proudhon assure les liaisons entre les responsables et les différents groupes FTP icaunais : avec les responsables nationaux tels que David Retchisky (« Hauteroche »), après l'attaque d'octobre 1943, avec « Germain » en de nombreuses circonstances. Celle évoquée ci-dessous montre les distances parcourues par un agent de liaison, la plupart du temps à bicyclette : « À l'occasion du 15 août 1943, l'ordre de l'inter Germain est de paralyser le réseau ferroviaire, ligne Paris-Dijon, Laroche-Auxerre et Sens-Troyes. Cet ordre doit être exécuté la nuit même. Pour ces trois déraillements, l'ordre est transmis par l'adjoint Robert. Ce dernier part le matin au maquis Vauban, (...), les ordres sont transmis en vélo, l'après-midi à Louis Riglet du groupe légal de Laroche-Migennes, le soir à Jean du groupe légal de Sens » (VO, p. 36).

Au cours de l'été 1943, « le technique Robert devient l'adjoint de Germain à l'interrégion. Il est remplacé par Georges Pinet, alias Jeannot, pris le 15 mai 1944, il est fusillé le 1^{er} juillet à Venoy » (VO, p. 35). Il ne dit rien dans ce chapitre de ses nouvelles fonctions. Ses missions semblent être toujours identiques à ses précédentes responsabilités. Il en va de même lorsque « le CMR (est) remanié début janvier

1944. André Chamfroy est devenu CER avec pour adjoint René Millereau ; Maurice Sellier a pris la fonction de COR avec pour adjoint Émile Proudhon (qui pourrait être son grand-père) ». ⁴⁶

Plus que des actions précises, « notre travail (...) consistait souvent, lors de nos rencontres, à faire le point sur les activités, à envisager les actions à entreprendre, les mots d'ordre à lancer » (VO, p. 48).

Les héros... et les autres...

Émile Proudhon fait le choix d'évoquer un certain nombre de personnes, celles qui furent héroïques et celles qui ne furent à ses yeux qu'opportunistes. À la vérité, ces dernières sont minoritaires, deux hommes sont tout particulièrement décrits comme tels, Marcel Asmus, alias « Dupré », et Charles Guy, alias « Yvon ».

Le premier différent entre Asmus et « Robert » survint après l'attaque du maquis Vauban en octobre 1943. Les divergences de l'été 1944 semblent, elles, bien plus graves. Lorsque Marcel Asmus arrive au maquis Vauban, en juin, (à la demande de « Robert ») « de faire faire des déraillements qui gêneraient les allemands, il répond « non ». Il (préfère envoyer les hommes) faire un sabotage sur les pylônes à haute tension à 20 km, ce qui était fatigant (pour eux) et moins nécessaire que les déraillements » (VO, p. 40).

Pour Émile Proudhon, l'autre personnage indubitablement négatif est « Yvon », au passé sulfureux.⁴⁷ Émile Proudhon ne l'évoque pas officiellement dans ses souvenirs mais dans un brouillon de lettre conservé par madame Salah : « Il donnait des décorations à sa femme, à ses amis de la fédération qui acceptaient cela sans penser que beaucoup de camarades et patriotes étaient autant sinon plus méritants qu'eux. Ils refusaient des droits bien légitimes que je demandais pour madame Poitout et son fils qui avaient tant aidé la Résistance. Et que penser du procès de Nancy de Philippet Émile ? Ils ont joué aux gangsters en détournant

(...) « Notre travail (...) consistait souvent, lors de nos rencontres, à faire le point sur les activités, à envisager les actions à entreprendre, les mots d'ordre à lancer. »

des documents ». ⁴⁸

À l'exception de ces deux individus, les personnes évoquées par Émile Proudhon sont toutes d'origines modestes, fiables et infiniment courageuses. Pour certaines, il ne peut consigner que quelques faits mais pour d'autres, il rédige de véritables notices biographiques. À plusieurs reprises aussi, il insiste sur des handicaps qui auraient pu être des freins au patriotisme mais qui ne les empêchent nullement d'accomplir leur devoir et les rendent d'autant plus héroïques. C'est la jeunesse pour le fils de madame Poitout auquel sa mère « faisait transporter tous les soirs (par ce dernier) qui comprenait très bien ce qu'il faisait, le sac de pain que les maquisards venaient chercher la nuit. Plusieurs fois, ce jeune garçon, grand patriote malgré son âge, a expliqué à

PORTRAIT DE RÉSISTANT



Louis Riglet (archives ARORY)

Maurice Sellier, capitaine « Michel »
(archives ARORY)

petit réduit, son colt à la main. Il tire sur les allemands qui le suivent, mais se voyant perdu il se réserve sa dernière cartouche. Honneur à ce héros » (VO, p. 46). Il termine le portrait de « Michel » en rapportant ce qui pourrait être son testament : « Il disait « Tu vois Robert, je me bats pour une vie plus humaine, je ne peux concevoir tant d'injustices, aussi crois-moi, je me battrais toujours pour mon idéal, une vie humaine et bonne. Je ne sais pas si j'aurai la chance de finir la guerre, mais les boches ne me prendront jamais vivant. » (OM, p. 13).

Chroniqueur des autres maquis et compagnies FTPF

Même si Émile Proudhon est avant tout le chroniqueur du maquis Vauban, il a noté aussi quelques faits se rapportant à d'autres maquis FTP, bien peu en vérité

Robert, en lui donnant tous les renseignements, où se trouvait le maquis. » (VO, p. 43). Jeunesse encore pour « Rolland Guillemot (qui) faisait partie des groupes légaux en janvier 1943. Il avait 16 ans. Il prit le maquis en septembre 1943. (...) Il était très dynamique et malgré son jeune âge, il a accompli des missions très dangereuses. Il avait quitté le maquis de La Ferté-Loupière le dernier, après y avoir passé l'hiver ; puis il avait rejoint le maquis Victoire en Forêt d'Othe, en vélo, avec ses armes. Il a été nommé sergent. Il fut tué le 3 juin 1944 par l'adjudant de gendarmerie Roy. » (VO, p. 47).

Et puis il y a les héros. Émile Proudhon en distingue deux, Louis Riglet et Maurice Sellier.

En septembre 1943, « Louis Riglet, avec son groupe, fait sauter un tour à rectifier les grandes roues des locomotives qui devaient partir en Allemagne. Ils opèrent aussi deux déraillements sur la ligne Laroche-Migennes. Ils font sauter des pylônes de haute tension sur la ligne Montbard à Montereau. (...) Le groupe légal de Louis Riglet (compte à son actif) 18 sabotages de locomotives du dépôt de Laroche avec des grenades aimantées (...). (Il était) le modèle du partisan, confiant en lui-même, d'une discrétion à toute épreuve. Dénoncé par le sinistre Grégoire, il fut pris par la Gestapo le 31 mars 1944. Il fut atrocement torturé pendant 3 jours, mais pas un renseignement ne sortit de sa bouche concernant ses camarades. » (VO, p. 47).⁴⁹

Et puis il y a Maurice Sellier, « qu'il aimait comme un fils » selon Robert Loffroy. Émile Proudhon ne dresse pas le portrait physique de Maurice Sellier mais rapporte une action qui prouve son courage et relate les derniers moments de « Michel », qu'il précise avoir recueillis auprès de « son camarade, qui, lui, a pu s'en tirer » : le 10 août (1944), « Michel se trouve à passer avec un camarade, à Précy-le-Sec, en moto. Ils sont en mission de récupération d'armes. Ils voient un camion arriver sur eux. Ils bloquent le frein brutalement. C'est la chute. Michel se fait une entorse, il ne peut presque plus marcher. Il se réfugie dans le fond d'une cour de ferme et se cache dans un



Maurice Sellier, plaque sculptée par Émile Proudhon et déposée sur la tombe de la famille Sellier au cimetière de Massangis (cliché ARORY)

comparés à la somme consacrée à celui-là. Quatre autres maquis sont ainsi cités : le maquis Froissart, « qui se forme en juillet 1943 à la Ferté-Loupière, avec 5 hommes, le chef est Rolland Guillemot, armés d'armes de récupération et de 2 mitraillettes fournies par le technique. Leur travail consistait à saboter les batteuses qui travaillaient pour les allemands. Repéré par les boches, le maquis est dissous. Rolland est rattaché au maquis Victoire, en Forêt d'Othe, qui avait été formé en mars 1944 au-dessus de Bellechaume. » (VO, p. 37-38) ; le maquis Berger, qui se forme « vers les premiers jours de février 1944 (...), à Tanlay ; il s'installe ensuite dans les bois de Fleurey, commune de Stigny. Cinq hommes sont groupés armés de récupération (sic) plus deux mitraillettes.

(...) « Attaqués le 24 mai par la milice, deux maquisards sont tombés, Roger Calmus, mort au combat et Désiré Perrin, prisonnier, fusillé le 23 juin 1944 à Auxerre. »

Le 20 mai 1944, ils détruisent 12 moteurs d'avions de bombardement en gare de Poinçon-lès-Larrey, ligne stratégique d'Is-sur-Tille à Nuits-sur-Armançon, ainsi que plusieurs wagons de paille destinés aux Allemands. Attaqués le 24 mai par la milice, deux maquisards sont tombés, Roger Calmus, mort au combat et Désiré Perrin, prisonnier, fusillé le 23 juin 1944 à Auxerre. (...) Après l'attaque, les trois hommes du groupe ont rejoint le groupe Vauban. » (VO, p. 40) ; le maquis Bourgogne « a été formé dans la région de Sens, vers octobre 1943. Il a été attaqué par la suite et dispersé. Michel et Robert l'avaient contrôlé une fois ensemble. » (VO, p. 44) ; enfin « la compagnie Sémard (qui), mal armée, a attaqué un convoi allemand et s'est armée ainsi » (VO, p. 42).

Lendemain désenchantés ?

« La Libération du département s'est faite le 4 septembre 1944. Je me trouvais à Auxerre. Je sers encore dans ma for-



Stèle à la mémoire de Roger Calmus et Désiré Perrin (cliché ARORY)

mation jusqu'au 30 septembre, date à laquelle je suis affecté à la garde du dépôt de prisonniers à Auxerre. Je suis rentré dans mon foyer le 24 février 1945. » (VO, p. 50).

Quel bilan Émile Proudhon dresse-il de ces années de combats contre l'occupant nazi ? Il souligne d'abord la grande

solidarité et la fraternité des combattants FTPF : « Il existait entre nous une très grande camaraderie. Nous partageons le peu que nous avons et notamment le tabac. » (VO, p. 48). Puis celle de la grande majorité des patriotes : « Les

longs mois du début, nous n'avions rien, ni tickets, ni argent, ni vêtements, ni tabac, ni chaussures, ni planques (...), nous n'avions que ce que les patriotes nous donnaient, et cela ils le prenait sur leur part (...), tous ces patriotes ont été la base même de notre force, de notre volonté (...) et ils ont, autant que les maquisards, contribué à libérer le pays du joug nazi. Ils ont le droit de faire partie de la grande famille des Résistants. » (OM, p. 15-16).

Il souligne aussi la tolérance : au printemps 1944, « deux maquisards demandent au chef du maquis Vauban la permission d'aller faire leurs Pâques à l'église de Ravières. Le chef « Jean » accorde cette permission, mais ils sont accompagnés discrètement par quatre maquisards armés de mitraillettes qui les garderont pendant qu'ils seront à l'église. À remarquer que les quatre accompagnateurs sont des athées. Bel acte de liberté de conscience. » (VO, p. 45).

Il parle aussi du courage face à la machine de guerre allemande : « Si les Allemands avaient connu la situation des maquis dès le début, s'ils avaient vu dans quelles conditions ils travaillaient (...), ils auraient facilement anéanti notre organisation. Ils ne pouvaient pas penser que l'on pourrait monter un maquis à 10 kilomètres de Nuits-sur-Armançon, là où il y avait un détachement de Russes blancs casernés dans le château. Ils ne pouvaient pas connaître le courage des maquisards. » (VO, p. 48).

Il insiste enfin sur le sacrifice consenti pour la défense de la patrie et l'honneur : « On ne peut pas oublier, ni laisser dans l'ignorance les drames qui se sont écoulés pendant l'occupation allemande, pas plus que les sacrifices de ces petits gars, héroïques Francs-Tireurs et Partisans Français, qui ont toujours été à la pointe du combat dans l'Yonne, comme ailleurs. » (VO, p. 49).

Mais que l'on ne s'y trompe pas. Pour lui, « à l'avant-garde des délivreurs de la Patrie se trouve la classe ouvrière et paysanne, qui a payé le plus lourd tribut des sacrifices » (VO, p. 49). Quant aux autres, « les organisations » qui avaient adopté le programme du CNR le 15 mars 1944, qui reçurent le Général de Gaulle dès son arrivée à Paris, qu'ont-ils fait de ce programme établi pour le bien-être du monde des travailleurs ? Si les organisations ouvrières y sont restées fidèles (...), on est retombé dans une France gérée par le capitalisme, les monopoles, les banquiers... » (VO, p. 50).

Les profiteurs et les opportunistes ne manquent pas non plus : il reconnaît avoir « été surpris, à la Libération d'Auxerre, du nombre d'officiers qui étaient rentrés dans la Résistance après le 6 juin 1944. Parmi ceux-là mêmes, combien s'en trouvait-il qui avaient tenu ce langage : « Impossible de faire quelque chose contre les Allemands pendant l'Occupation » ? (VO, p. 50).⁵⁰

Lui-même est touché de plein fouet par ce retour de l'injustice et de l'arbitraire : « J'étais démobilisé depuis quelques

PORTRAIT DE RÉSISTANT

jours et je restais chez un de mes camarades pour revoir quelques patriotes avant de rentrer chez moi. Arrivent deux gendarmes (...), ils me disent : « Vous êtes le Père Robert donc Émile Proudhon. » (...), ils avaient ordre de m'arrêter (...), ils n'allaient pas le faire mais ils (m'avertirent)...que je fasse attention. (...) J'en ai conclu que si nous avions libéré notre pays du nazisme, nous en étions toujours sous les lois des vichyssois, et cela, sous le régime du premier résistant de France. » (VO, p. 50).

En 1947, Émile et Marie Proudhon reviennent vivre définitivement à Chassignelles. Dans les chantiers carriers, rien n'a évolué : cette année-là, « chez Dervillé (à Fulvy), le directeur ayant voulu m'imposer une diminution de salaire en me mettant à un échelon inférieur à mes capacités, j'ai fait appel à l'inspecteur du travail qui obligea la direction à me payer à l'échelon supérieur » (VO, p. 51)... mais il est malgré tout congédié !

À 60 ans, combattant héroïque de deux guerres, Émile Proudhon est contraint de vivre à nouveau les incertitudes des années 1920 : « Je retrouve du travail chez Schollhommer, petite carrière à Fulvy. J'y reste du 18 octobre 1948 au 30 mai 1952 (mais), ayant voulu monter un syndicat (...), je suis licencié. (...) Je redemande du travail à la scierie Fèvre de Chassignelles, maison de laquelle j'avais été licencié en 1928. Le directeur me dit : « J'ai ordre du bureau de Paris de ne pas vous embaucher. » (...) J'étais encore une fois obligé de quitter le pays pour aller gagner ma vie. » (VO, p. 51).

Émile Proudhon prend finalement sa retraite en 1952, à 65 ans, qu'il « organise avec une faible pension. J'avais un jardin assez grand, j'ai cultivé mes légumes pour nous aider à vivre un peu mieux. » (VO, p. 51).

Continuer le combat sous d'autres formes

Les propos tenus dans les avant-dernières pages de *la Vie d'un ouvrier révolutionnaire*, propos et sentiments relayés par bon nombre de grands résistants, pourraient inciter à penser qu'il devint un vieil homme amer et blasé. Or il n'en est rien.

En premier lieu, son engagement résistant n'est pas complètement ignoré. À l'occasion du 3^e anniversaire de la Libération, *l'Yonne républicaine* annonce que le lieutenant Émile Proudhon est décoré de la Croix de guerre⁵¹. En 1948, le même quotidien informe que, lors du premier congrès du Comité de l'Yonne de l'Association Nationale des anciens Combattants de la Résistance, Émile Proudhon reçoit la Légion d'honneur en présence du colonel Rol-Tanguy.



Émile Proudhon à la Libération

**« Le directeur me dit :
« J'ai ordre du bureau
de Paris de ne pas vous
embaucher. » (...) J'étais
encore une fois obligé de
quitter le pays pour aller
gagner ma vie. »**

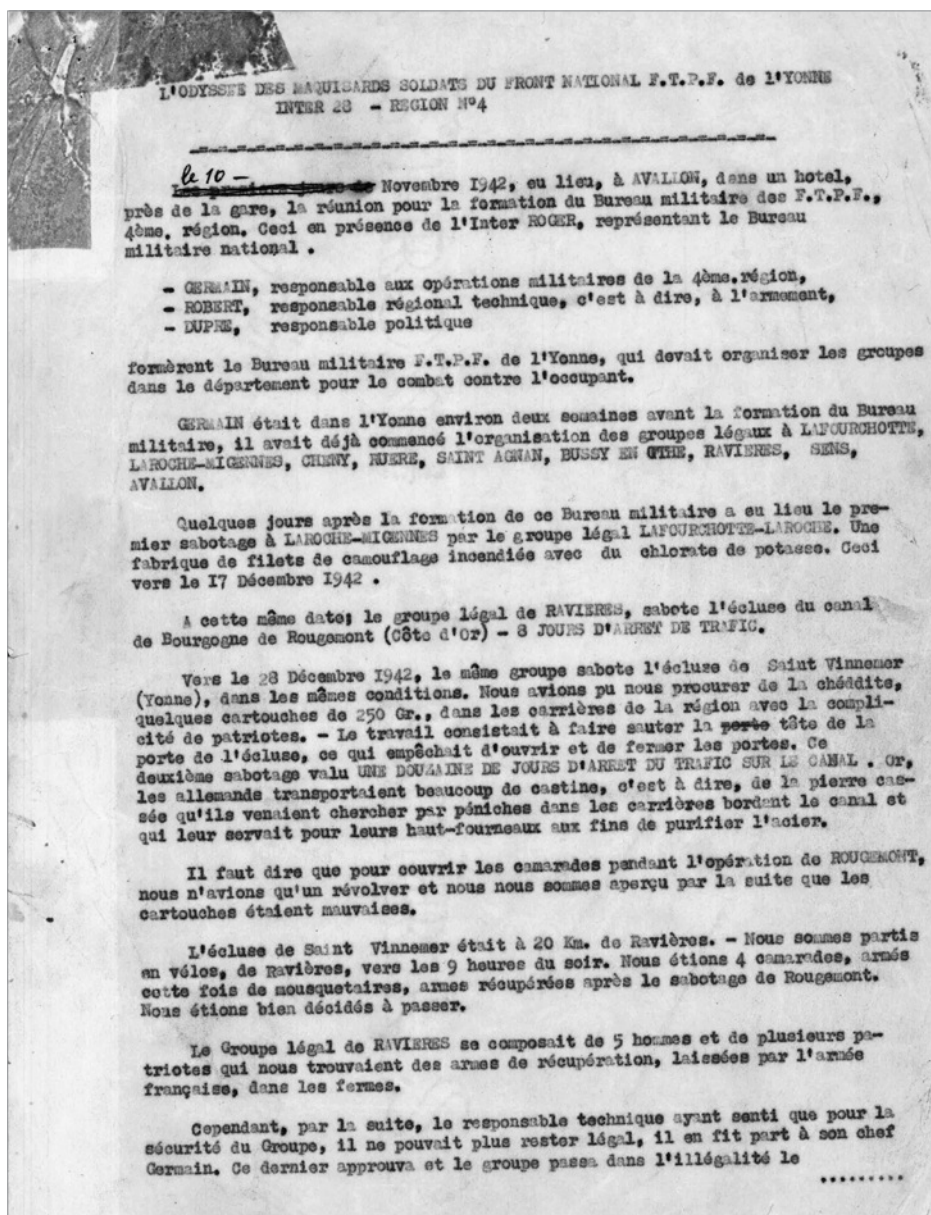
L'Humanité dimanche du 14 novembre 1954 signale que le « camarade Émile Proudhon, ancien chef des maquis FTPF de l'Yonne, est fait chevalier de la Légion d'honneur ». ⁵² Il reçoit encore la médaille de la Résistance avec rosette, la croix des Volontaires de la guerre 1940-1945. Il est sans nul doute sensible à ces marques de considération puisqu'il fait débiter *La vie d'un ouvrier révolutionnaire* par les copies de ces décorations.

On a vu aussi qu'il a repris l'engagement syndical. Par ailleurs, il s'implique aussi dans la vie municipale. Dès son retour dans l'Yonne, en 1947, il se présente aux élections municipales de Chassignelles sur une liste d'Union Républicaine et Résistante.⁵³ Il est élu au second tour avec 115 suffrages. En 1953, il se présente à nouveau, sur la liste d'Union Ouvrière et Démocratique cette fois. Il est à nouveau élu, avec 93 suffrages.

Émile Proudhon est très actif aussi pour la reconnaissance des droits des résistants, vivants ou morts au combat. Le premier qu'il va défendre, on l'a vu, est André Lefils, son camarade de résistance en Côte-d'Or. Il s'implique aussi dans la défense d'Émile Philippot, « un des éléments les plus actifs du Vauban, il échappe le 6 novembre 43 à l'arrestation (...) et gagne la Côte-d'Or où il fait partie

successivement du maquis Tabou puis du maquis Henri Bourgogne (...). Arrêté le 21 février 1944, (...) condamné par le tribunal allemand aux travaux forcés à perpétuité, libéré le 10 septembre 44 (...) mais à nouveau arrêté le 2 avril 45 sous inculpation de trahison (...), il est condamné le 6 novembre 45 à 20 ans de travaux forcés (...). En 1947, l'affaire Philippot est relancée par sa mère et par Victor Bolzan, dirigeant du PCF de l'Yonne. Émile Proudhon (...) et les dirigeants du PCF icaunais mènent une campagne active pour obtenir soit la révision de son procès, soit sa grâce. » ⁵⁴

Il participe aux rassemblements et congrès, comme le montrent de rares photographies, l'une publiée par Jean-Yves Boursier ⁵⁵ et intitulée « anciens du maquis Vauban autour d'Émile Proudhon », visiblement prise à la ferme des Essarts, et une photographie provenant des archives privées de madame Salah, où il rencontre et serre la main « au dernier commandant de Niémen-Normandie sur le front russe » (photographie provenant du musée de la Résistance en Morvan). Il fait partie du bureau de l'Association départementale des Anciens Combattants, il en est d'abord secrétaire.⁵⁶ Il reste fidèle à cet engagement puisque à sa mort en avril 1971, il est président d'honneur du comité tonnerrois de l'ANACR. Dans le cadre de cet



Première page de « L'Odyssée des maquisards... » (document ARORM)

engagement, il rédige des articles avec René Millereau et Robert Loffroy qui paraissent dans *l'Yonne républicaine*, *l'Humanité dimanche* et *le Travailleur de l'Yonne*.

Mais, outre un militantisme classique, Émile Proudhon va choisir de s'impliquer selon deux modalités beaucoup plus personnelles.

Écrire

Il va se faire le chroniqueur de la Résistance FTPF. Il rédige ses mémoires en deux temps, d'abord en relatant, avec François Grillot, l'histoire de la Résistance FTP icaunaise et du « Père Robert » en tant que « technique » et plus encore l'épopée du maquis Vauban. Ce court récit (17 pages dactylographiées, au long titre, *L'Odyssée des maquisards soldats du Front National FTPF de l'Yonne, Inter 28, région n° 4*, signé de deux rédacteurs, « Émile Proudhon alias père Robert, lieutenant FFI-FTPF, adjoint du commandant Grillot et François Grillot, alias Germain, commandant FFI-FTPF,

responsable de l'inter-région n° 28 pour les départements de l'Yonne, l'Aube, la Côte-d'Or, Saône-et-Loire, Jura » (OM, p. 17) est en fait une succession de très courts paragraphes rédigés sans doute à partir de notes prises sur l'instant ou de faits restés en mémoire. C'est le texte « officiel », destiné à tous les lecteurs qui s'intéresseront à la Résistance à l'occupant.

A-t-il été rédigé à la demande des responsables FTP à la fin de la guerre ? Émile Proudhon ne donne aucune précision permettant de répondre à cette question. Un exemplaire est consultable au Musée de la Résistance en Morvan.⁵⁷

Quant au second volume de souvenirs, *La vie d'un ouvrier révolutionnaire et ses impressions*, (écrites par lui), mobilisé pendant la guerre 1914-1918, combattant volontaire de la Résistance pendant l'occupation, il est plus conséquent puisqu'il comprend 52 pages dactylographiées. Il n'a visiblement pas été publié avant que sa petite-fille, madame Salah, n'en donne une copie à madame le Maire de Chassignelles et que Jean-Pierre Fontaine le cite dans un article qu'il rédigea pour les pages culturelles de *l'Yonne républicaine* (numéro du samedi 10 février 2018). Dans ce second recueil, il évoque son parcours personnel, de l'enfance à la retraite, sa vie privée, sa vie professionnelle, ses expériences de combattant des deux guerres, ses vies syndicale et politique mêlées, ce qui en fait toute la richesse, même si, comparé aux mémoires de Robert Loffroy, le contenu

en paraît bien succinct et modeste.

Dans un style naïf (au sens d'art naïf), il rédige de courts paragraphes, alternance de faits bruts et de réflexions personnelles, mais marquées par son engagement syndical et politique. Pour l'élaboration de ce second recueil, nous disposons de plus d'informations, celles en particulier qu'il adresse à sa fille Andrée dans un courrier daté du 27 janvier 1971 : « Tu sais, pour moi, je m'occupe et ne m'ennuie pas. Je suis en train d'écrire ma vie. J'en ai déjà 50 pages et je ne suis qu'en 1918. » (Archives privées)

La vie d'un ouvrier révolutionnaire est à la fois un testament et le bilan d'une vie de choix et de combats réussie : « Écrire sa vie d'ouvrier révolutionnaire à 84 ans, c'est pour moi un grand plaisir. Je ne me suis jamais déjugé. J'ai toujours eu, face à moi, dans ma longue vie d'ouvrier, ce phare de la liberté. Conscient des richesses de notre pays qui devront un jour être réparties par et entre la classe ouvrière. C'est cela mon idéal, il se réalisera un jour. La mort, ce n'est

PORTRAIT DE RÉSISTANT

rien. Mais ce qui, à mon esprit et face à ma conscience, reste positif, c'est la lutte contre le fascisme, contre le capitalisme, forme d'esclavage de la classe ouvrière. » (VO, p. 52)

Pour ce qui est de son engagement résistant lors de la Seconde Guerre mondiale, le récit est bien sûr plus conséquent puisqu'il le fait débiter dès 1940. Il y consacre en tout 24 pages. Il s'y autorise, on l'a vu, à exprimer des avis et jugements personnels.

À l'avant-dernière page, il explique l'autre grande décision qu'il prit après la guerre : « *mais ce n'était pas tout. Je voulais faire quelque chose qui reste dans la vie, après moi. J'ai donc décidé d'apprendre, par moi-même, à faire la sculpture dans la pierre. (...) Mon désir était de perpétuer le souvenir de la Résistance.* » (VO p. 51-52).

Sculpter

Il s'attacha donc à « *retracer (...) ce temps héroïque, avec ces figures qui (lui) sont chères et que le temps ne pourra pas effacer, (...) voulant façonner dans la pierre le vrai visage de la Résistance, comme (il) l'avait vécue et organisée* » (VO, p. 51). Il ne donne toutefois pas de détails concernant cet apprentissage et il n'y a pas, dans sa maison familiale, d'ouvrages qui pourraient nous en apprendre plus à ce propos, de maîtres éventuels ou de courant artistiques dont il se sentirait proche. À la vue des œuvres subsistant aujourd'hui, il est évident qu'il s'inspire surtout des techniques de taille utilisées en sculpture funéraire qu'il a pu pratiquer à plusieurs reprises, à savoir celles du bas-relief. À ce jour, 35 œuvres ont pu être recensées. À l'exception de quelques vases et coupes, il réalisa surtout, dans la dernière partie de sa vie, des plaques et stèles commémoratives. Leurs dimensions sont très diverses, allant de 10 cm de côté pour les plus modestes, à plus d'un mètre pour la stèle d'Asnières-en-Montagne ou celle de Danièle Casanova. Il adopte un style réaliste et figuratif... certes bien en phase avec « *le réalisme soviétique prôné par le PC entre 1947 et 1966* » comme l'écrit Jean-Pierre Fontaine dans son article du 10 février 2018, mais empreint surtout d'une réflexion très personnelle qui s'apparenterait plutôt au mouvement des artistes naïfs. L'absence de perspective, de respect des dimensions et de l'anatomie humaine (il en va différemment pour les animaux), le choix de symboles aisément identifiables le placent entre autres dans la lignée du peintre Auguste Déchelette, son quasi-contemporain (1894-1964), exposé au Musée de Noyers-sur-Serein et, comme Émile Proudhon, travailleur manuel et engagé à gauche (Auguste Déchelette était peintre en bâtiment). Les deux artistes témoignent de la même résistance au fascisme.

Pour ce qui est de ses techniques, Émile Proudhon travaille à partir de photographies pour les portraits des personnages qu'il choisit de représenter, de dessins au crayon de papier sur calque et de pochoirs pour les œuvres à éléments répétés tels que les feuilles de chêne pour la grande stèle d'Asnières (les dessins préparatoires sont toujours dans son musée). Les portraits les plus respectueux de l'original sont ceux de résistants icaunais qu'il a connus et sans doute particulièrement

Il s'attacha donc à « *retracer (...) ce temps héroïque, avec ces figures qui (lui) sont chères et que le temps ne pourra pas effacer, (...) voulant façonner dans la pierre le vrai visage de la Résistance, comme (il) l'avait vécue et organisée* ».



Plaque représentant Simone Signoret (Musée de Chassignelles, cliché Monique Petitot)

admirés, décédés durant la Seconde Guerre mondiale ou après (Maurice Sellier, René Millereau), des héroïnes et héros nationaux (Danièle Casanova est représentée à plusieurs reprises, le colonel Fabien), des actrices qui ont contribué à glorifier la Résistance, Brigitte Bardot dans le rôle de Babette (*Babette s'en va-t-en guerre* de Christian Jaque, 1959) et Simone Signoret dans le rôle de Mathilde (dans *L'Armée des ombres* de Jean-Pierre Melville, 1969). Il se permet une plus grande liberté dans les stèles qui « racontent » la Résistance. Il en va ainsi de l'assemblage des divers éléments d'architecture et de nature pour des représentations simplifiées et démultipliées de la ferme des Essarts, la grande porte d'entrée, les murs portants encore debout, la tour envahie par le lierre, les forêts de chênes et de résineux.

Les bas-reliefs sont toujours sculptés dans la pierre, à l'exception d'un seul, travaillé dans un rectangle de plâtre et pour cela beaucoup plus fragile (il a dû tomber et est fissuré). Il représente un jeune maquisard dans une forêt

luxuriante qui rappelle celles du Douanier Rousseau, armé d'une Sten. Plusieurs des stèles ont été teintées, sans doute

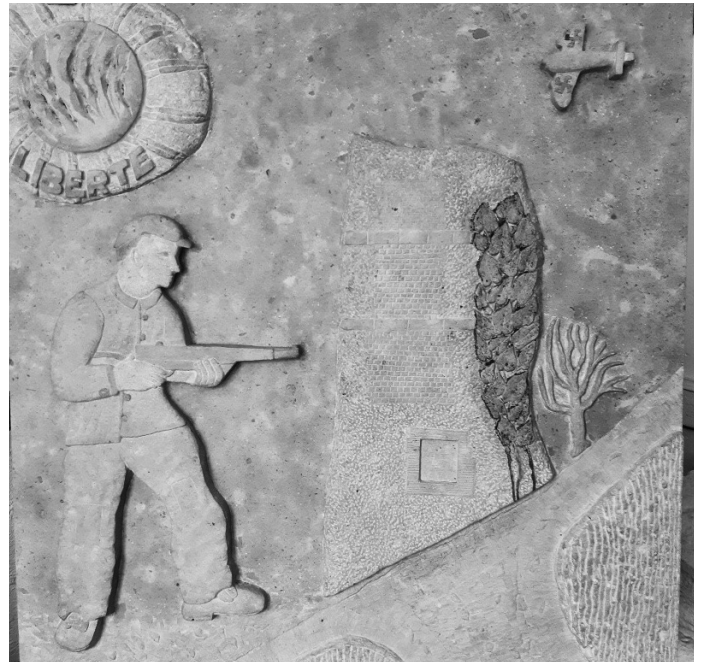


Maquisard, bas-relief en plâtre [Musée de Chassignelles, cliché Monique Petitot]

aux gouaches ou peintures utilisées en art funéraire. Les couleurs se sont estompées avec le temps mais restent suffisamment visibles pour qu'on y repère les teintes primaires, rouge, bleu et vert. Quelques autres, n'évoquant pas la Résistance, ont bénéficié de l'apport d'éclats de pierres différentes pour des détails, tels les yeux de certains personnages ou animaux.

Les personnages représentés, sans réel souci d'anatomie ou de perspective, sont des maquisards solitaires, à l'exception du bas-relief d'Asnières-en-Montagne sur lequel on compte sept personnages. Ils sont toujours représentés debout, armes à la main, prêts à surprendre l'ennemi, celui-ci suggéré uniquement sous la forme d'un avion mouchard à croix gammée. Les symboles choisis sont classiquement le drapeau républicain coloré, le coq gaulois à crête rouge et l'arbre de la liberté.

Mais il existe un bas-relief pour lequel il s'est autorisé une plus grande invention, celui sur lequel il a représenté Danièle Casanova, accompagnée de divers symboles de paix et de guerre, d'un drapeau français illustré par des fleurs choisies pour leur couleur (bleuet pour le bleu, muguet pour le blanc, coquelicot pour le rouge) et une étoile sovié-

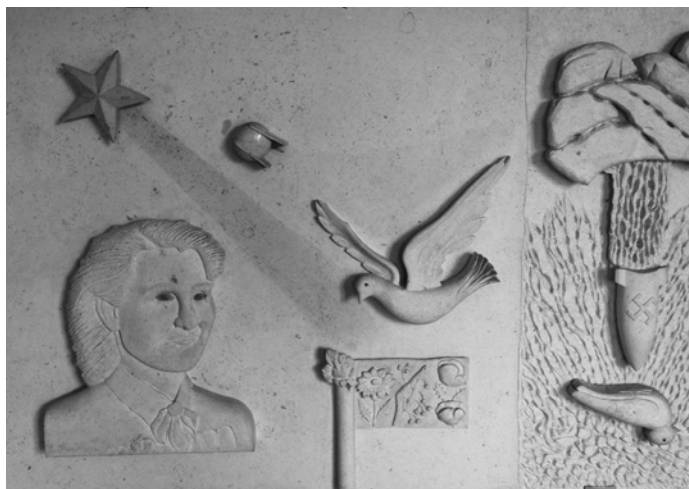


Plaque représentant un maquisard devant la ferme des Essarts [Musée des Pierreux, Massangis, cliché Monique Petitot]

tique. En effet, en dehors de la France, l'autre patrie qu'il souhaite célébrer et qu'il célèbre aussi à la dernière page de *La vie d'un ouvrier révolutionnaire* est « l'Union Soviétique, qui nous a sauvé du nazisme (...) (et qui) est le flambeau de la paix mondiale » (VO, p. 52). Pour glorifier cette nation chère à son cœur de militant communiste, il va utiliser deux symboles, l'étoile rouge à cinq branches, symbole de l'unité des travailleurs des cinq continents, et le spoutnik (le premier satellite soviétique a été lancé le 4 octobre 1957), symbole de modernité et de puissance technique (qui apparaît aussi sur un portrait de Lénine conservé à Chassignelles). Cette stèle, une des plus grandes (110 cm par 75) était destinée au musée de Chassignelles.

Car, ce qui encore une fois fait d'Émile Proudhon un personnage réellement singulier est qu'il a créé son propre musée et a réfléchi à la façon dont il allait y présenter ses œuvres. Et si certaines créations étaient destinées à commémorer des camarades décédés et donc à être placées en des lieux dédiés (bas-relief sur la tombe de Maurice Sellier à Massangis, stèle devant la maison de René Millereau à Avigny), d'autres étaient prévues pour être exposées au musée. La première œuvre de la « première série » est la stèle du cimetière des Conches, à Auxerre, qu'il sculpte dès qu'il fut « rentré à Comblanchien (donc au printemps 1945) pour (les) camarades du carré des fusillés » (VO, p. 51). Elle a sans doute été installée en septembre de la même année. En effet, le 9 septembre 1945, « une cérémonie imposante a lieu à Auxerre, (dans ce cimetière), constituant un moment fort de la mise en place d'une mémoire communiste de la Résistance dans l'Yonne (...), en présence de Maurice Thorez (...). Le PCF a décidé de faire de cinq communistes les héros emblématiques de la Résistance : il s'agit de René Froissart, René Roulot, Albert Meunier, Louis Riglet et Pierre Sansoy.

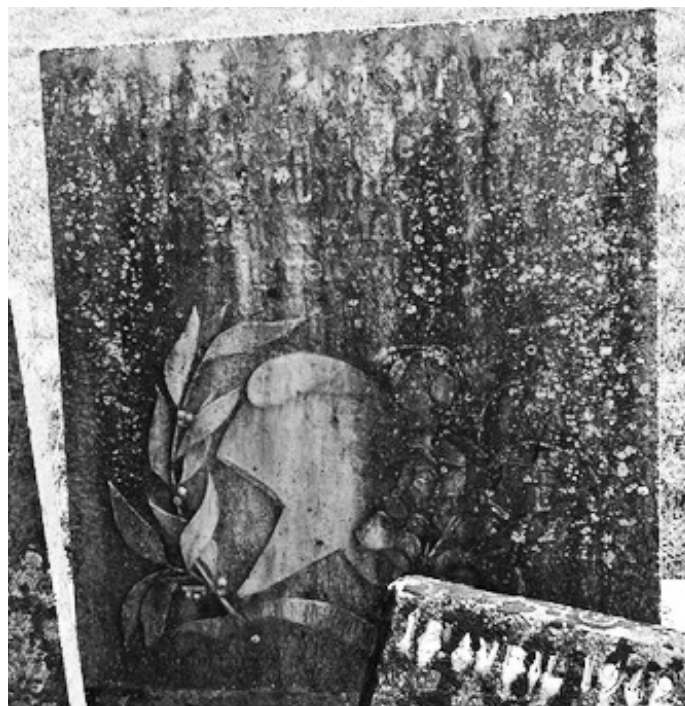
PORTRAIT DE RÉSISTANT



Plaque représentant Danièle Casanova (Musée des Pierreux, Massangis, cliché ARORY)

» (58) Cette plaque est de facture classique, typique de la sculpture funéraire. Elle est ornée d'une gerbe de branches de lauriers et de roses, certaines fleuries et d'autres en boutons, d'un bonnet phrygien et d'une banderole sur laquelle sont gravés les mots « Gloire à notre France » et ces vers de Louis Aragon extraits de *La Ballade de celui qui chanta dans les supplices* : « Leurs voix montaient des fers, parlaient des lendemains, s'il était à refaire, ils referaient ce chemin ». La plaque est surmontée de l'inscription « Gloire à nos martyrs ». Elle est signée « Lieutenant Robert FTPF », ⁵⁸

D'autres stèles inspirées de la Résistance ont été offertes à des mairies qui eurent des liens particuliers avec l'épopée FTPF. Il en est ainsi des bas-reliefs offerts à Asnières-en-Montagne et Chassignelles. La stèle d'Asnières est un témoignage très riche, et qui se veut fidèle, de la vie des maquisards à la ferme des Essarts après le retour de février 1944. La stèle de Chassignelles est une œuvre de création. Émile Proudhon y a associé un maquisard armé d'un fusil, un arbre de la liberté, un coq perché sur une meule de foin, un avion mouchard à croix gammée, un drapeau tricolore et un soleil sur lequel apparaît le mot Liberté. Plusieurs des éléments sont coloriés de façon très symbolique : le soleil est rouge vif... Il devait être tout particulièrement fier de cette sculpture car il fut photographié devant avec Marie. La « seconde série » concerne les œuvres exposées dans le musée qu'il installa dans sa maison, à Chassignelles. On peut penser qu'elles étaient disposées selon un parcours chronologique, d'après le témoignage de quelques photographies anciennes et l'état actuel du musée. La visite débutait sans doute par les portraits sculptés de Proudhon, Marx, Jaurès, Lénine, Staline (mais aussi Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch), puis se continuait, logiquement pour un militant et résistant communiste, par l'évocation de la Résistance avec les bas-reliefs retraçant la vie à la ferme des Essarts, l'épopée du maquis Vauban, les figures - réelles ou imaginées - héroïques du colonel Fabien, de Danièle Casanova, de Babette et Mathilde. Des dessins au crayon fixés aux murs rappellent encore aujourd'hui les résistants qu'il a immortalisés, tels Maurice Sellier, René



Stèle du cimetière des Conches, Auxerre (cliché Monique Petitot))



Stèle à la mémoire de René Millereau, commandant « Max », à Avigny (cliché ARORY)

Millereau et le colonel Fabien en particulier.

Des œuvres décoratives étaient aussi exposées, dont des vases de pierre et plusieurs sculptures animalières (agneau et colombes) choisies parce qu'elles symbolisaient la paix. Certaines pièces étaient disposées sur des socles de bois drapés de tissus bordeaux, d'autres étaient fixées aux murs. À sa mort, Émile Proudhon laissa plusieurs bas-reliefs inachevés : une « République » avec laquelle il a été photographié et « Un arbre de la liberté » en particulier. Dans

une lettre à sa fille Andrée datée du 27 janvier 1971, il disait envisager « *faire, au printemps, (son) effigie qui complètera son musée* » (Archives privées). La mort l'en empêcha.

Ce petit musée et son créateur durent connaître une certaine notoriété : *l'Yonne républicaine*, annonçant la mort d'Émile Proudhon, titra, dans son numéro du 8 avril 1971 « *Le sculpteur de pierre de Chassignelles (...) a été conduit à sa dernière demeure* ». Ce n'est qu'à la lecture de l'article que le lecteur apprend son passé de résistant. Le texte est illustré d'une photographie le représentant debout dans son musée devant le bas-relief « *Danièle Casanova et la colombe de la paix* », deux coupes et deux petites colombes. Une lettre de la fille d'Henri Chéreau, adressée à madame Salah, laisse entendre qu'il faisait volontiers visiter ce musée : « *Un jour... aux environs des années 1967 peut-être... j'ai revu (le père Robert) chez lui où j'ai pu admirer ses œuvres, coupes, portraits et autres, quel artiste !* » (Archives privées). Pour signer ses créations, il se servit de six patronymes différents (en fonction des années durant lesquelles il les sculpta ? En fonction des sujets évoqués ?). D'autres œuvres ne sont pas signées, ou le sont uniquement de ses prénom et nom lorsqu'elles ne concernent pas la Résistance. En dehors de la stèle du cimetière des Conches et du monument pour René Millereau, décédé le 31 décembre 1959, il est impossible de les dater avec précision.

Mort d'un héros

Émile Proudhon est décédé le lundi 5 avril 1971, à l'âge de 84 ans, dans sa maison familiale, à Chassignelles. Ses obsèques civiles eurent lieu le mercredi 7 avril à 15 heures. *L'Yonne républicaine* du 8 avril relate ainsi la cérémonie : « *Entourés des drapeaux tricolores de différentes associations de résistants et de combattants, de grandes figures de la Résistance icaunaises se succèdent pour rappeler sa mémoire. Armand Simonnot « retrace avec émotion l'action du « père Robert », l'infatigable « roule toujours », sillonnant les routes de La Fourchette à Ravières, de Ravières à Massangis et d'Avallon à Saint-Léger-Vauban, afin d'assurer sans défaillance l'indispensable liaison. » Robert Loffroy évoque « toutes ses qualités d'homme de cœur et d'action (qu') il mit au service de l'idéal de tous les résistants et au service de la paix ». « Puis il évoque son travail de sculpteur : « artiste, cette fidélité à la Résistance, il la confie avec amour à la pierre et son burin perpétue pour les générations de demain l'épopée des maquis de l'Yonne ». Monsieur Vigreux, représentant le PCF et monsieur Bourron, le maire de Chassignelles, interviennent ensuite. Le premier pour rappeler « ce que fut tout au long de sa vie l'attachement du militant à ses convictions et la volonté qu'il mit à poursuivre son action syndicale », le second pour « retracer en quelques mots émus la vie de cet habitant de la commune, rappelant que pendant de nombreuses années, il avait été un membre du conseil municipal et dont chacun reconnaît encore aujourd'hui les qualités de droiture et d'honnêteté. »*

Trois ans plus tard, le 18 août 1974, pour le trentième anniversaire de la Libération, une rue de Chassignelles lui est dédiée (celle où il vécut). Les cérémonies sont organisées

conjointement par la section tonnerroise de l'ANACR, les municipalités de Chassignelles et d'Asnières-en-Montagne. Selon un article paru dans *l'Yonne républicaine*, « *la matinée débute au cimetière de Chassignelles sur la tombe d'Émile Proudhon (...). Robert Loffroy y prononce un discours retraçant (...) la vie du disparu, son brillant comportement au cours de la Première Guerre mondiale (...) et sa résistance immédiate à l'envahisseur à la Seconde. (...) Pacifiste convaincu et homme de grand-cœur, Émile Proudhon le fut tout au long de son existence. (...) Le président de l'ANACR dépose (ensuite) sur la tombe du défunt une plaque portant cette simple mention « Hommage de l'ANACR ». L'assemblée se rend ensuite à l'angle de la rue qu'habitait Émile Proudhon et qui, désormais, portera son nom. Le maire de Chassignelles prend ensuite la parole : après avoir évoqué ses actes résistants, il insiste sur ses qualités de sculpteur. Animé d'un véritable amour de la pierre, Émile Proudhon fut un artiste sculpteur d'un style très personnel. Il fit don à la commune de certaines de ses œuvres (...) Les participants se rendent ensuite à Asnières-en-Montagne (où) monsieur Bernard Cortot, maire de la commune, dévoile (...) la plaque qui fut sculptée par Émile Proudhon ». Robert Bailly est le dernier à intervenir, pour retracer « la brillante conduite du père Robert. » (Archives privées).*

Le 19 août 2019, une veillée réunissait, dans sa maison de Chassignelles, les habitants du village et sa famille... « *Le temps n'avait pas effacé son souvenir.* » •

Notes :

1. Madeleine Riffaud, *On l'appelait Rainer*, Julliard, 1994, p. 186.
2. Émile Proudhon, *La vie d'un ouvrier révolutionnaire et ses impressions*, manuscrit inédit, cf. infra.
3. Né en 1901 à Cury (Saône-et-Loire), François Grillot est cheminot au dépôt de Dijon-Perrigny et milite au parti communiste. Après la défaite, il participe à la reconstitution clandestine du PCF. Menacé d'arrestation, il passe en novembre 1941 dans la clandestinité et participe à plusieurs actions de sabotage, en particulier au dépôt de Perrigny. Il est transféré dans l'Yonne où il devient membre de l'état-major FTP, sous le pseudonyme de « Germain ». Il demeure dans l'Yonne jusqu'au 30 avril 1943. À cette date, il est promu dans la Marne et, le 9 décembre 1943, devient interrégional. Après la guerre, il reprend son travail à la SNCF. Il est mort le 27 juin 1972 à Dijon.
4. Armand Simonnot (1908-1984) et Robert Loffroy (1919-2007) sont deux responsables de la Résistance FTP de l'Yonne qui, dans l'après-guerre, ont consacré beaucoup de leur temps à écrire l'histoire et à défendre la mémoire de la résistance communiste. Armand Simonnot a été le chef du maquis Vauban dans l'été 1944 ; il a livré ses souvenirs à Jean-Yves Boursier (Boursier Jean-Yves, *Armand Simonnot, bûcheron du Morvan. Communisme, Résistance, Maquis*, L'Harmattan, 2013). Robert Loffroy a rédigé ses mémoires sur des cahiers d'écoliers. Le manuscrit a été édité par l'ARORY et constitue une source majeure pour l'histoire de la résistance communiste (et pas seulement communiste...) de l'Yonne (Loffroy Robert, *Mémoires d'un résistant et militant communiste de l'Yonne*, ARORY, 2014).
5. Dans l'avant-propos de leur ouvrage, *Passant, souviens-toi ! Les lieux du souvenir de la Seconde guerre mondiale en France*, Plon, 1999, p. 30.
6. Né à Paris en 1912, instituteur, militant puis résistant communiste, président de l'ANACR après la guerre, Robert Bailly publie, entre 1977 et 1990, plusieurs ouvrages consacrés

PORTRAIT DE RÉSISTANT

à la résistance icaunaise : *Les feuilles tombèrent en avril* en 1977, *La Croix de Saint-André* en 1981, *Occupation hitlérienne et Résistance dans l'Yonne* en 1984, *Si la Résistance m'était contée...* en 1990. L'ensemble de cette œuvre constitue une vaste chronique de la Résistance dans l'Yonne. Bien que les sources ne soient presque jamais citées, l'œuvre est elle-même souvent considérée comme ayant valeur de source car elle est d'une grande richesse pour l'histoire de la Résistance icaunaise. En ce qui concerne l'histoire de la résistance communiste, il s'inscrit dans l'historiographie orthodoxe officielle du Parti à l'époque, niant les réalités de la période 1939-1941. Les ouvrages de Bailly ont beaucoup contribué à imposer durablement dans l'Yonne une image de la Résistance dont les communistes auraient été les pionniers et les acteurs essentiels.

7. Né en 1809 à Besançon dans un milieu très modeste, Joseph Proudhon devient journaliste à Paris et publie de nombreux ouvrages dont le plus connu est *Qu'est-ce que la propriété ?* Théoricien socialiste, partisan du fédéralisme, il est considéré comme le précurseur de l'anarchisme. Élu député sous la Seconde République, il est condamné à trois ans de prison en 1849. Il meurt à Paris en 1865.

8. Attitude que l'on retrouve par exemple quelques vingt ans plus tard chez Henri Rol- Tanguy : « *Rol- Tanguy se révèle excellent tireur. Il gagne des concours de tir au fusil et de tir à la mitrailleuse.* » (Roger Bourderon, *Rol- Tanguy. Des brigades internationales à la libération de Paris*, Tallandier, Paris 2017, p. 62).

9. La Confédération générale du travail unitaire (CGTU) est une organisation syndicale née en 1921 de la scission de la CGT. Une minorité de la CGT décida de s'affilier à l'Internationale syndicale rouge, liée à l'Internationale communiste, le Komintern.

10. À la suite du changement de stratégie de l'Internationale communiste en 1934 et du rapprochement du PCF avec la SFIO dans le cadre du Front populaire, la CGT et la CGTU se réunifient en 1936 lors du congrès de Toulouse.

11. À la suite de l'appel pour la paix lancé par Romain Rolland et Henri Barbusse, deux écrivains français proches du PCF, un congrès international « Contre la guerre impérialiste » se tient à Amsterdam en août 1932. Ce congrès décide la création d'un Comité mondial de lutte contre la guerre et le fascisme qui organise, en juin 1933, un congrès salle Pleyel à Paris ; on parle alors du « mouvement Amsterdam-Pleyel ». Dans l'Yonne, ce mouvement pacifiste et antifasciste, rassemblant les militants socialistes et communistes, prend des proportions importantes, avec déjà une trentaine de comités locaux et 1 200 adhérents en 1933, 175 comités et plus de 7 500 adhérents en juillet 1937.

12. La corrélation entre ramassage des armes en 1940 et résistance armée n'est ni systématique, ni automatique. La volonté de continuer le combat n'a pas toujours été la seule motivation qui fonde l'acte au moment où il se produit, voir la fiche « Le ramassage des armes » in CD-Rom *La Résistance dans l'Yonne*, ARORY-AERI, 2004, La décision de Proudhon répond, comme un écho, à celle d'Armand Simonnot, citée par Jean-Yves Boursier : « *des armes, il y en avait partout (...). Je (les) cachais dans les hangars, des écuries, des toits à cochons.* » (Armand Simonnot, *bûcheron du Morvan*, op. cit., p. 48-49).

13. Hennequin Gilles, *Résistance en Côte-d'Or*, tome 1, 1985, p. 43.

14. Il ne s'agit pas encore d'actes de résistance. Jusque dans les années 1990, le parti communiste défendit une histoire officielle selon laquelle il fut le premier parti résistant de France. L'Appel du 10 juillet 1940 est un texte du Parti communiste français, intitulé Peuple de France, rédigé aux alentours du 15 juillet, 1940 par Jacques Duclos, signé Thorez-Duclos et distribué à partir de la fin juillet 1940. Dans les années 1950, le Parti communiste français fabriqua une fausse *Humanité* clandestine datée du 10 juillet 1940 contenant une version remaniée du premier texte, qui n'appelait pas à la résistance contre l'occupant. Le

Parti défend jusqu'au printemps 1941 la théorie de « la guerre impérialiste », renvoyant dos à dos les capitalismes allemand et anglais. À la fin de l'été 1940, le Parti chercha même à obtenir des Allemands l'autorisation de faire reparaître *L'Humanité*. Dans l'Yonne, Robert Bailly défendit dans tous ses écrits cette historiographie qui fait du PCF l'initiateur de la Résistance. À partir des années 1990, les travaux historiques, dans l'Yonne comme ailleurs, ont rétabli la réalité et la chronologie des faits.

15. Gilles Hennequin signale que des responsables communistes avaient déjà été arrêtés les 22 et 23 juin, après l'attaque allemande de l'URSS (op. cit., p. 47).

16. Le Parti communiste a été dissous le 26 septembre 1939 par le gouvernement de la III^e République, pour son soutien au pacte de non-agression germano-soviétique, son approbation de l'invasion de la Pologne par l'URSS et ses attaques contre l'armée française.

17. André Lefils, né le 15 septembre 1910 à Comblanchien, pupille de la nation, était comptable à la société Civet Pommier, militant communiste, résistant Front national dans le groupe Joseph depuis octobre 1941 dans le secteur de Nuits-Saint-Georges. Après son arrestation, André Lefils fut transféré à Dijon pour y être traduit en conseil de guerre puis fusillé le 27 avril 1942 au champ de tir de Montmuzard (site internet Maitron des fusillés). D'après madame Salah, Émile Proudhon fut très affecté par la mort d'André. À la Libération, il s'engagea à faire reconnaître l'action de ce camarade et condamner les deux gendarmes qui l'arrêtèrent. Il reproduisit un courrier adressé par la mère d'André demandant justice pour son fils aux autorités compétentes, à la page 30 de La vie d'un ouvrier révolutionnaire, preuve de l'importance qu'il accorda à cet évènement.

18. Les Francs-Tireurs et Partisans Français (FTPF ou FTP) résultent de l'unification au printemps 1942 de groupes créés par le parti communiste, fin 1940, pour la protection des militants (Organisation spéciale) et les premiers sabotages économiques, de groupes des Jeunesses communistes, auteurs à l'été 1941 des premiers attentats contre les militaires allemands, et des combattants de la MOI (Main d'œuvre immigrée). Ils sont dirigés par un Conseil militaire national. Les FTP deviennent la branche armée du Front national et demeurent comme lui une organisation contrôlée par le parti communiste. Les FTP sont créés pour pratiquer la guérilla contre les forces d'occupation. Leur organisation géographique a pour cadre le département (appelé Région). L'état-major départemental se nomme Comité militaire régional des FTP de l'Yonne (CMR). C'est un groupe de trois hommes, un triangle, tous membres du parti communiste, qui dirige l'organisation départementale.

19. Marcel Asmus, né en 1913 à Vivier-au-Court (Ardennes), est ouvrier, militant à la CGTU, aux Jeunesses communistes, puis au parti communiste. Libéré de ses obligations militaires, il entre dans la clandestinité en août 1940. Il est responsable du Parti pour l'Yonne du 1^{er} octobre 1942 à juin 1943. Il prend les fonctions de commissaire aux effectifs régionaux, ce qui fait de lui le premier responsable et le chef politique des FTP du département. Il est présent à la réunion du CMR des FTP de l'Yonne qui se tient le 6 juin 1944 à Vergigny, en tant que responsable interrégional. Il est l'un de ceux qui dirigent les FTP dans la bataille d'Autun le 8 septembre 1944. Il entre au comité central du PCF comme membre suppléant en juin 1945, siège au CDL de Côte-d'Or, avec son pseudonyme de résistant, « Dupré ». Exclu du PCF en 1946, il fut réintégré en 1994 et mourut en 1996 à Dijon.

20. Veuve en 1943, Berthe Couhault se retrouve chef d'une famille de six enfants, trois garçons et trois filles. L'aîné des fils, Jean, a constitué avec Armand Simonnot, en septembre 1942, le noyau du groupe sédentaire FTP de Saint-Léger-Vauban. Depuis la modeste ferme familiale de Saint-Aubin (hameau de Saint-Brancher), les Couhault abritent et hébergent sans relâche des réfractaires au STO ou tous autres clandestins en transit vers les nombreux maquis en formation dans le Morvan. Presque

tous les responsables régionaux clandestins du PCF ont été à un moment ou à un autre, et parfois à plusieurs reprises, hébergés à la ferme de Saint-Aubin.

21. Houdaille Alain, *De l'ombre à la lumière : Le canton de Quarré-les-Tombes sous l'Occupation*, Édiplume, 2005, pp. 93-94.

22. Idem, p. 105.

23. Armand Simonnot, *bûcheron du Morvan*, op. cit., p. 51.

24. Sur Mme Poitout, voir plus loin, paragraphe « La ferme des Essarts ». On trouvera les notices biographiques de la plupart des femmes citées par Émile Proudhon dans le cédérom *La Résistance dans l'Yonne*, AERI-ARORY, 2004. Sur le rôle des femmes dans la Résistance de l'Yonne, consulter l'article de Frédéric Gand, Les femmes et la Résistance dans l'Yonne, *Yonne-Mémoire* n° 27, mai 2012.

25. René Grégoire est nommé le 6 juin 1941 Commissaire spécial à Auxerre, chef du service des Renseignements généraux de l'Yonne. Il est nommé commissaire principal le 5 février 1943. Il est le principal responsable dans l'Yonne de la répression des activités de résistance, sous les ordres du préfet et en relation avec les autorités allemandes.

26. Gabriel Ramelet est né le 30 juillet 1889 à Ravières. Marié et père d'un enfant, il est carrier et membre du PCF. Contacté par François Grillot en octobre 1942 pour former un groupe de sédentaires FTP à Ravières, il joue un rôle essentiel dans la formation de ce groupe aux côtés d'Émile Proudhon. Il fournit de la cheddite aux membres du maquis Vauban, il s'occupe du ravitaillement et du recrutement de volontaires pour le maquis. Dénoncé, il est arrêté le 6 septembre 1943 avec six autres membres du groupe de Ravières, dont quatre membres de la famille Philippot. Déporté au camp de Struthof-Natzweiler le 9 mars 1944, il est mort le 9 novembre 1944 au camp de concentration de Gross Rosen, où périrent également Guy, Jean et Émile Philippot senior.

27. Vigreux Marcel (dir.), *Le Morvan pendant la Seconde Guerre mondiale. Témoignages et récits*, ARORM, 1998 (rééd. 2020), p. 224. Les notices biographiques de Lucien Belnot et Jean-Louis Dorotte sont consultables sur le site du *Dictionnaire biographique des fusillés*.

28. Dénoncée, elle fut arrêtée par la Gestapo en novembre 1943. Emprisonnée à Montbard puis à Fresnes, elle fut déportée à Ravensbrück où elle décéda en 1945.

29. Boursier Jean-Yves, *Armand Simonnot, bûcheron du Morvan*, op. cit., p. 71.

30. Un PV de gendarmerie signale, dans la nuit du 29 au 30 septembre 1943, l'exécution à leur domicile de Mme Marie Scordel (née Zeiser), 47 ans, de Lucien Petitot, 58 ans et de Mme Barbara, par un groupe armé. M. Scordel a été seulement blessé (Arch. dép. Yonne, 1 W 102 et AN 19870802/5/1, dossiers 15205/662 et 663). Cette expédition du groupe Vauban visait à punir les dénonciateurs jugés responsables de l'arrestation, le 6 septembre précédent, de Gabriel Ramelet et de la famille Philippot.

31. Les trois maquisards nord-africains capturés aux Essarts, Ahmed ben Mohamed, Amor et Ramwahne ont été déportés à Buchenwald et y sont décédés ; Charles Bykowski (« Edgar ») a été également déporté à Buchenwald mais en est revenu. Sur les huit maquisards arrêtés à la Grange-aux-Moines ou ailleurs dans les jours suivants, nous ne connaissons l'identité que de quatre d'entre eux : Jean Barbey, né à Dijon, déporté et décédé à Buchenwald, Harry Jourdain, né à Paris, déporté et décédé à Buchenwald, Émile Rouyer, né à Paris, déporté à Buchenwald et décédé à Bergen-Belsen, et Camille Spierkel, né à Uckange, déserteur de l'armée allemande, déporté et revenu de Buchenwald.

32. « Hauteroche » est le pseudo de David Retchisky, l'« inter » chargé de cette région, qui va conseiller à Émile Proudhon d'envoyer les rescapés du maquis Vauban dans la région nord du Morvan. Une douzaine d'hommes seulement partiront dans la région de Saint-Léger-Vauban, les autres survivants de l'attaque du 19 octobre ayant préféré rejoindre d'autres maquis de la

région, ou abandonner la lutte clandestine.

33. Il s'agit de M. Allouis, chef de poste garde-voies à Ravières, et de M. Messmer, enlevés et exécutés le 8 novembre 1943 par les hommes du Vauban (Arch. dép. Yonne, 1 W 104).

34. Armand Simonnot, *bûcheron du Morvan*, op. cit., p. 66-67.

35. Fin janvier 1944, les hommes du Vauban sont venus au domicile de Müller et des époux Kieffer, des collaborateurs de la région, pour les exécuter mais, trompés par les arguments de Mme Kieffer, sont repartis sans l'avoir fait. Les époux Kieffer se réfugient à Auxerre et préviennent les autorités allemandes. Le 2 février 1944, une centaine de *Feldgendarmes* accompagnés de miliciens francistes encerclent le domicile d'Armand Simonnot à La Provenchère mais celui-ci réussit à leur échapper. Plusieurs personnes sont arrêtées, dont Marie Brizard, l'employeur de Simonnot, et son épouse Marthe, ainsi que René Rimbart, membre fondateur du groupe légal FTP de Saint-Léger-Vauban, et seront déportées. Dans la nuit du 3 au 4 février 1944, les maquisards du Vauban capturent un certain Truchard, qui se présente comme un lieutenant de Marcel Bucard, le chef du parti franciste, et l'exécutent. Le 6 février, les maquisards incendient la maison des Kieffer. Le 8 février, les Allemands réinvestissent Saint-Léger-Vauban et arrêtent six personnes dont une, Louis Brizard, sera déportée.

36. Le parti communiste, qui était depuis longtemps partisan de l'action militaire immédiate, entend déclencher « l'insurrection nationale » dès l'annonce du Débarquement. Dans quelques régions, les FTP suivent les directives des responsables communistes et, dès le 6 juin, tentent des opérations spectaculaires de libération de villes (Tulle notamment) et de villages. Asmus décide donc de déclencher l'insurrection dans le département de l'Yonne, insurrection qui doit accompagner et conduire à la Libération. Chaque membre du CMR se voit confier la responsabilité d'un secteur du département, à charge pour lui d'y déclencher l'insurrection en s'appuyant sur les forces locales des FTP, maquisards et sédentaires. Mais très vite les événements ne correspondent pas du tout au

« soulèvement populaire » espéré si bien qu'Asmus décide bientôt d'interrompre l'opération. Le 10 juin, les villages occupés par les résistants FTP sont évacués et tous les jeunes mobilisés doivent rentrer chez eux.

37. Vigreux Marcel (dir.), *Le Morvan pendant la Seconde Guerre mondiale. Témoignages et récits*, ARORM, 1998 (rééd. 2020), p. 229.

38. Le 27 juillet 1944, deux gardes forestiers, Flochon et Legendre, accusés d'être des dénonciateurs, sont enlevés à Jully par le maquis Vauban ; le cadavre de Flochon sera retrouvé dans les bois le 3 novembre 1944, celui de Legendre n'a jamais été retrouvé. Quelques jours auparavant, le maréchal des logis-chef Syvery, de la brigade de Ravières, avait été enlevé et exécuté par les hommes du Vauban (Arch. dép. Yonne, 1 W 121).

39. Armand Simonnot, *bûcheron du Morvan*, op. cit., p. 74.

40. L'élection de leur chef par des maquisards FTP est un événement exceptionnel. Les responsables FTP furent contraints d'accepter l'élection car elle permettait de sortir d'une grave crise, de légitimer un chef compétent et de sauver l'existence du maquis. Mais par la suite les défenseurs du Parti firent valoir des explications faussant la réalité et, pour des raisons politiques, se montrèrent très critiques à l'égard de Simonnot (Boursier Jean-Yves, *Armand Simonnot, bûcheron du Morvan*, op. cit., p. 177-178).

41. Le 16 août 1944, alors que la libération du département paraît imminente, l'état-major des FTP de l'Yonne prend la décision de faire marcher toutes les compagnies FTP sur le chef-lieu du département, pour que la résistance communiste y soit présente lors de sa libération. Seule la compagnie Vauban, commandée depuis peu par « Théo », restera en poste au sud d'Auxerre, à La Croix-Pilate, et sera donc absente le 24 août à Auxerre. Les responsables FTP (Loffroy notamment) accuseront plus tard Simonnot de ne pas avoir respecté les ordres donnés ;

PORTRAIT DE RÉSISTANT

celui-ci se justifiera par la difficulté de trouver des moyens de transport pour ses hommes et par les risques que présentaient ces déplacements dans un département où circulaient encore de nombreuses colonnes allemandes fortement armées.

42. Guy Garoche, *Bille en tête*, éditions Henri Pinson, Les Sables d'Olonne, 1991, p. 355.

43. Loffroy Robert, *Mémoires d'un résistant et militant communiste de l'Yonne*, ARORY, 2014, p. 190.

44. Née en 1898 à Perreux, Irène Chiot constitue en 1942 un groupe de sédentaires à Épizy, près de Joigny, à partir de liens familiaux et de relations de voisinage. Ce groupe autonome est en relation à la fois avec le groupe jovinien Bayard (Libération-Nord et réseau Jean-Marie Buckmaster), avec le Front national et les FTP. Elle réceptionne deux parachutages en août et septembre 1943. Elle héberge Michel Herr (« Jacques Mercier ») et Jorge Semprun (« Gérard »), tous deux résistants FTP-MOI venus de Paris dans le but d'infiltrer le réseau Jean-Marie pour se procurer des armes. Ce n'est donc pas auprès de l'IS qu'elle se procure ses armes, mais auprès des résistants du réseau Jean-Marie Buckmaster, affilié au SOE britannique. Elle est arrêtée à son domicile le 10 octobre 1943, avec Jorge Semprun qu'elle hébergeait. Incarcérée à la prison d'Auxerre, torturée, elle est déportée. Elle meurt du typhus à Bergen-Belsen, le 6 juin 1945.

45. Boursier Jean-Yves, *Armand Simonnot, bûcheron du Morvan*, op. cit., p. 170.

46. *Communisme rural et Résistance dans l'Yonne. A propos des Mémoires de Robert Loffroy*, Les Cahiers d'Adiamos 89, n° 13, 2015, p. 79.

47. Patron d'une prospère entreprise de peinture et de travaux publics, Charles Guy obtient d'importantes commandes de la Wehrmacht, entretient des relations apparemment cordiales avec les autorités allemandes et habite une grosse propriété à Jonches, près d'Auxerre. Sous le pseudonyme d'« Yvon », c'est un haut responsable de la résistance communiste, le vrai dirigeant des FTP, l'homme de confiance du parti. À la Libération, lieutenant-colonel, il devient chef départemental des FFI. Des rumeurs courent bientôt sur l'origine de sa fortune et il comparaît le 28 mai 1946 devant le Comité d'épuration des profits illicites mais il est lavé de tout soupçon. Exclu du PCF en septembre 1949, affirmant être une victime politique, il demeure président du Comité d'entente de la Résistance et demande l'avis d'un jury d'honneur. Les conclusions de celui-ci sont assez accablantes pour qu'il soit sommé de démissionner et de quitter le département.

48. Émile Philippot fut, ainsi que son père et son frère, l'un des premiers hommes du maquis Vauban, avant de gagner le maquis Tabou, dans le Châtillonnais, où il participa à quelques actions controversées. Arrêté en février 1944, torturé, il fut relâché en septembre. Il fut arrêté de nouveau le 20 avril 1945, accusé d'avoir dénoncé un gendarme mort en déportation. Traduit devant un tribunal hostile aux FTP, mal défendu, oublié par le parti communiste, il fut condamné à 20 ans de travaux forcés, le 6 novembre 1945. En juin 1948, dans le contexte de la guerre froide, le parti communiste organisa sa défense et un Comité Philippot fut fondé. Malgré une campagne ralliant beaucoup d'anciens résistants, il fallut attendre la grâce du président Auriol au printemps 1949 pour qu'Émile Philippot soit libéré.

49. Il ne semble pas que Louis Riglet ait été dénoncé par René Grégoire aux Allemands ; il est probable que son arrestation fasse suite à des racontars imprudents dans les cafés de Cheny par des cheminots au courant des actions du groupe Riglet.

50. Non seulement bien des militaires français ont attendu le Débarquement allié pour entrer en résistance mais beaucoup ont même attendu la Libération, ou quelques jours avant, pour s'afficher comme résistants...

51. Arch. dép. Yonne, 61 W 163.

52. Arch. dép. Yonne, 1130 W 56.

53. Arch. dép. Yonne, 1130 W 56.

54. *Un département dans la guerre*, op. cit., p. 584.

55. *Armand Simonnot, bûcheron du Morvan*, op. cit., p. 285

56. Arch. dép. Yonne, 61 W 227.

57. Il a visiblement été lu par Robert Bailly et Armand Simonnot (une page en est reproduite dans le livre de Jean-Yves Boursier).

58. *Un département dans la guerre*, op. cit., p. 625.

Sources :

Grillot François, Proudhon Émile, *Odyssée des maquisards soldats du Front National FTPF de l'Yonne*, manuscrit inédit, 17 pages.

Proudhon Émile, *La vie d'un ouvrier révolutionnaire et ses impressions*, manuscrit inédit, 52 pages.

Documents des archives départementales de la Côte-d'Or et de l'Yonne. Les cotes des documents concernés sont citées dans les notes de l'article.

Bibliographie :

Communisme rural et Résistance dans l'Yonne. A propos des Mémoires de Robert Loffroy, Les Cahiers d'Adiamos 89, n° 13, 2015.

Les gauches dans l'Yonne (1919-1947), Les Cahiers d'Adiamos 89, n° 1, 2008.

Bailly Robert, *Les feuilles tombèrent en avril*, Éditions sociales, Montrouge, 1977, réédité en 1985.

Bailly Robert, *La Croix de Saint-André*, Clamecy, ANACR-Yonne, 1981, réédité en 1983.

Bailly Robert, *Occupation hitlérienne et Résistance dans l'Yonne et zones limitrophes*, Clamecy, ANACR-Yonne, 1984.

Bailly Robert, *Si la Résistance m'était contée...*, Clamecy, ANACR-Yonne, 1990.

Baudot Michel, Dalle-Rive Bernard, Delasselle Claude, Drogland Joël, Fouanon Arnaud, Gand Frédéric, Roblin Thierry, Rolley Jean, *La Résistance dans l'Yonne*, CD-Rom, ARORY-AERI, 2004.

Bourderon Roger, *Rol-Tanguy. Des brigades internationales à la libération de Paris*, Tallandier, Paris 2017.

Boursier Jean-Yves, *Armand Simonnot, bûcheron du Morvan. Communisme, Résistance, Maquis*, L'Harmattan, 2013.

Canaud Jacques, *Le Temps des Maquis. De la vie dans les bois à la reconquête des cités 1943-1944*, De Borée 2011.

Delasselle Claude, Drogland Joël, Gand Frédéric, Roblin Thierry, Rolley Jean, *Un département dans la guerre 1939-1945. Occupation, Collaboration et Résistance dans l'Yonne*, Paris, Tirésias, 2007.

Fontaine Jean-Pierre, *Émile Proudhon, l'Yonne républicaine*, 10 février 2018.

Garoche Guy, *Bille en tête*, éditions Henri Pinson, Les Sables d'Olonne, 1991.

Hennequin Gilles, *Résistance en Côte-d'Or*, 7 volumes, édité à compte d'auteur, 1998.

Houdaille Alain, *De l'ombre à la lumière : le canton de Quarré-les-Tombes sous l'Occupation*, Édiplume, 2005.

Kessel Joseph, *L'Armée des ombres*, paru en 1943 à Alger, Pocket, 2002.

Le Pillouer Yves, *Le maquis Vauban*, mémoire de maîtrise, Université de Bourgogne, 1979.

Loffroy Robert, *Mémoires d'un résistant et militant communiste de l'Yonne*, ARORY, 2014.

Riffaud Madeleine, *On l'appelait Rainer*, Julliard, 1994.

Semprun Jorge, *Le grand voyage*, Gallimard, 1963.

Soufflet Gérard, *Maquisards russes en Bourgogne: histoire du détachement Léningrad, 1943-1944*, éditions de L'Armançon, 2016.

Tillon Charles, *On chantait rouge*, Robert Laffont, 1977.

Tillon Charles, *Les FTP Soldats sans uniformes*, Ouest-France, 1991.

Vigreux Marcel (dir.), *Le Morvan pendant la Seconde Guerre mondiale. Témoignages et récits*, ARORM, 1998 (rééd. 2020).

Wieviorka Annette, Barcellini Serge, *Passant, souviens-toi ! Les lieux du souvenir de la Seconde guerre mondiale en France*, Plon, 1999.

Sitographie :

Site internet Maïtron, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*.

Site internet *Maïtron des fusillés*

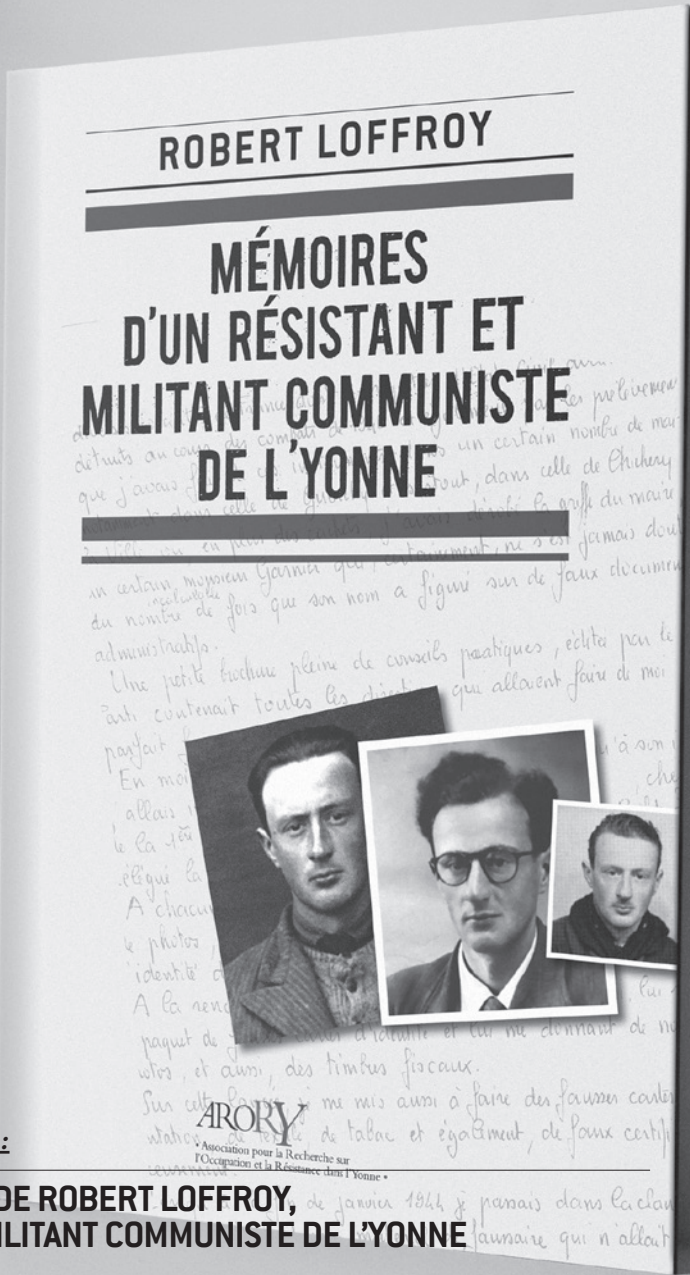
Filmographie :

Christian-Jaque, *Babette s'en va-t'en guerre*, 1959.

René Clément, *Le père tranquille*, 1946.

Jean-Pierre Melville, *L'armée des ombres*, 1969.

PUBLICITÉ



ROBERT LOFFROY

**MÉMOIRES
D'UN RÉSISTANT ET
MILITANT COMMUNISTE
DE L'YONNE**

26€
(540 pages)
+4€ frais de port

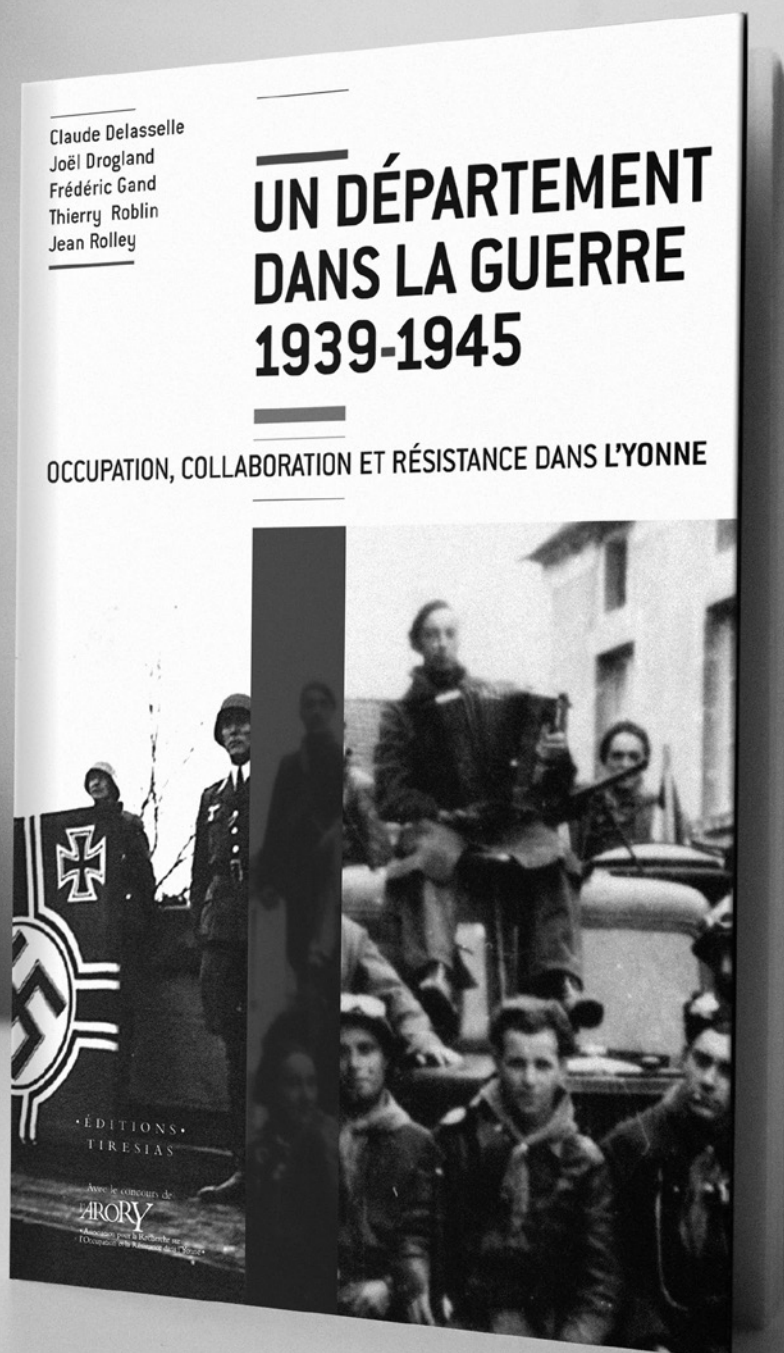
Toujours disponible :

LES MÉMOIRES DE ROBERT LOFFROY, RÉSISTANT ET MILITANT COMMUNISTE DE L'YONNE

Le témoignage exceptionnel d'un acteur déterminant de la Résistance dans l'Yonne

540 pages, archives photos hors texte, notes détaillées et index...

Vous pouvez commander l'ouvrage auprès de l'ARORY uniquement par mail : arory.doc@wanadoo.fr



DÉCOUVREZ
"UNE AUTRE HISTOIRE DE L'YONNE
PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE"

UN DÉPARTEMENT DANS LA GUERRE 1939-1945

OCCUPATION, COLLABORATION ET RÉSISTANCE DANS L'YONNE

Ouvrage collectif de l'ARORY,
750 pages, 30 euros.

Commandez le livre auprès
de l'Arory : 15 bis, rue de la Tour
d'Auvergne - 89000 Auxerre,
ou sur notre site www.arory.com,
rubrique "Commander le livre".
Adresse mail :
arory.doc@wanadoo.fr